

Yann Raison du Cleuziou

QUI SONT LES CATHOS AUJOURD'HUI ?

DDB *desclée
de brouwer*

Collection « Confrontations »
dirigée par Hervé Legrand

© 2014, Groupe Artège
Desclée de Brouwer

10, rue Mercœur - 75 011 Paris

9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan

www.artege.fr

ISBN version papier : 978-2-220-06561-8

ISBN version numérique : 978-2-220-06645-5

Yann Raison du Cleuziou

Qui sont les cathos aujourd'hui ?
Sociologie d'un monde divisé

« Confrontations »

DDB *desclée*
de brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

convictions politiques de gauche, plus indifférent et souvent défiant à l'égard de l'influence du curé. Il passe ses dimanches matin au bistrot. Durant l'enfance de Michel, l'appartenance au catholicisme a quelque chose de routinier. Elle s'inscrit dans le cycle de la semaine, avec la messe dominicale, ou encore dans celui des saisons, avec Noël, Pâques, le 15 août... et en même temps cette appartenance est quelque chose de clivant, car les catholiques sont plutôt les « bourgeois ». L'alliance du curé et du châtelain est très marquée à la campagne. Michel grandit donc dans cette mouvance mais sans avoir vraiment l'impression d'être un catholique tout à fait légitime. Il se sent décalé. D'un côté, il y a la messe et les prières de sa mère et, de l'autre, l'univers masculin du bistrot où son père l'entraîne : les parties de cartes sur les genoux des ouvriers et la lecture de *L'Humanité* ou de la *Vie ouvrière* qui traînent souvent sur les tables. Mais Michel ne considère pas que sa foi s'enracine là. Son identité de catholique s'est construite pendant son adolescence lorsqu'il intègre une école d'apprentis du diocèse. Il y fait la connaissance d'un prêtre que tout le monde appelle « le prolo » et qui est très influencé par la pensée d'Emmanuel Mounier. C'est lui qui va permettre à Michel de s'approprier l'identité catholique :

Il faisait une synthèse entre un christianisme qui allait de soi dans les campagnes et puis cet intérêt pour les questions sociales qui est tout naturel quand on a grandi dans un bistrot populaire.

L'acquisition d'une posture militante

C'est auprès de ce prêtre que Michel devient vraiment un catholique. Pas un héritier, mais un militant convaincu. La lecture de *La Chronique sociale*, d'*Esprit*, d'*Économie et humanisme* le forme. Il devient familier de la pensée de

théologiens comme les dominicains Louis-Joseph Lebreton ou Marie-Dominique Chenu :

J'ai baigné dans le catholicisme social et j'ai rencontré les intellectuels catholiques, théologiens et autres : Varillon, Chenu, Congar, Matagrin. On y parlait de religion et du rôle des catholiques dans la société.

Puis c'est la guerre d'Algérie et l'incorporation dans la troupe. Un moment charnière qui aiguise sa conscience et consolide ses convictions religieuses et politiques. Il y rencontre des scouts et des militants d'Action catholique qui dénoncent la torture et diffusent *Témoignage chrétien*. Il prend également conscience des problèmes du tiers-monde et du cynisme des pays coloniaux vis-à-vis des populations colonisées. Sa foi est inséparable de son engagement politique :

Pour nous, le pilier de notre foi, c'était le passage de l'Évangile selon saint Matthieu où Jésus déclare : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Tout était là pour nous : aimer Dieu, c'est aimer son prochain. C'est là la matrice de la manière dont nous avons pensé notre condition de chrétiens et d'hommes.

Par la fréquentation de l'Action catholique, Michel approfondit cette position :

Par l'Action catholique, je fis un pas de plus : l'amour du prochain ne se limite pas à la charité individuelle, il doit viser à améliorer les relations sociales, la vie en société, il débouche nécessairement sur la politique. Nous souhaitons, en outre, nous démarquer des pratiques missionnaires traditionnelles, ostentatoires et triomphalistes. Nous voulions témoigner de l'Évangile sans le brandir comme un étendard, mais plutôt en prouvant, par des engagements sans réticence, notre loyale participation aux luttes contre l'oppression, l'exploitation, l'aliénation.

Pour Michel, Dieu se manifeste dans l'histoire, à travers tout ce qui contribue à libérer les hommes des oppressions. Il appartient au chrétien de le manifester par leur mode de vie et par la lutte contre les injustices.

Une professionnalisation de l'engagement

Michel, sans son militantisme catholique, serait probablement devenu électricien. Il en convient. Ceux qui l'ont poussé à poursuivre ses études jusqu'au bac, puis jusqu'au doctorat, ce sont les aumôniers d'Action catholique et les universitaires engagés de la Catho de Lyon. Car parallèlement à sa promotion à des postes de responsabilité dans l'Action catholique, comme délégué local, régional puis comme membre du bureau national, il a été engagé à faire des études pour devenir un expert des questions de développement. Son doctorat en sociologie et sa carrière de sociologue sont, en ce sens, un aboutissement de son militantisme. Mais ce n'est pas tout, car c'est aussi sur les bancs de la fac qu'il croisera Yvonne, fille d'un petit industriel lyonnais, donc appartenant à la bourgeoisie, ayant fait ses études secondaires dans un grand lycée catholique. Issue d'un autre monde, elle aurait pu ne jamais croiser Michel. Et pourtant, elle partage avec lui la volonté de lutter pour une société plus juste. Mais, de son côté, c'est chez les Guides de France qu'elle s'est réapproprié la foi et qu'elle a décidé de s'engager. Leur rencontre est très marquée par les combats menés par la revue franciscaine *Frères du monde* dont ils partagent la lecture et par l'enthousiasme que provoque en eux le concile Vatican II. Ils se marieront à la fin de leurs études.

On observe dans leurs parcours des engagements successifs et multiples, car ils participent parallèlement à plusieurs groupes : Action catholique ouvrière, Semaines sociales, Paroisse universitaire, groupes œcuméniques... Michel s'engage également en politique au PSU puis au PS. Il est longtemps encarté à la CFDT. Et puis il y a, bien sûr, les causes qui se succèdent : lutte contre la guerre du Viêt-Nam, contre les dictatures en Amérique latine, etc.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des relations d'amour et de vérité, relations auxquelles toute l'humanité est appelée. C'est en ce sens que je dis que l'Église, c'est d'abord cette figure de proue de l'humanité, cette portion qui essaie de vivre ce à quoi toute l'humanité est appelée.

Catherine est donc pleine d'espoir. Il suffit de redonner au peuple de Dieu son entière vocation et de ne plus l'étouffer dans des cadres surannés. Le moment viendra, elle n'en doute pas.

Le déclin des vocations sacerdotales peut être interprété comme une opportunité providentielle. Dans sa communauté, elle fait l'expérience de l'action de l'Esprit Saint. Elle pense donc qu'il œuvre dans l'Église, et que cette dernière peut donc renaître

si elle accepte de se laisser aller où l'Esprit l'entraîne et non de rester rivée à ses habitudes :

Je suis confiante. Confiante dans l'Église, parce que le Christ a voulu cette Église, et qu'il ne peut pas ne pas l'accompagner sur sa route terrestre et humaine. Il a bien dit : « Je vous enverrai le défenseur. » Je crois en cette Église de la Pentecôte qui a été confirmée à Vatican II ! Si on rentre dans la prière, si chaque chrétien vit au maximum de sa relation à Dieu, intime, de la vie intérieure, se laisse pénétrer par l'Esprit Saint, alors il n'y a aucune inquiétude à avoir. Je garde confiance, l'Esprit Saint est à l'œuvre aujourd'hui...

Les (re)convertis charismatiques	
Socialisation	Expérience d'une rencontre avec la personne de Jésus. Conversion et (ré)adhésion à la foi catholique.
Ancrage	Prière, louange, communauté. Immédiateté des réalités de la foi.
Posture	Évangélisation par le témoignage et ascèse de conversion personnelle.
Perception de l'Église	La crise comme opportunité de renouveau. Espoir d'un retour des charismes de la Pentecôte.
Perception des autorités ecclésiales	Une hiérarchie et des autorités nécessaires qui doivent être respectées. Mais une trop inégale répartition des tâches et des pouvoirs entre prêtres et laïcs.
Vision de l'avenir	Enthousiasme et espérance placés dans des laïcs prophètes et missionnaires.

3) *Des tradis en reconquête*

Les traditionalistes s'estiment peu connus ou mal connus. La plupart du temps, ils se retrouvent malgré eux associés aux intégristes. Pourtant, les « tradis » ont choisi Rome et ne le regrettent pas. Ils sont attachés à la messe en latin, c'est leur seule différence. Tous ne sont pas nés dans une famille « tradi ». C'est là un phénomène intéressant. Pour l'abbé Éric – car oui il préfère être appelé « Monsieur l'abbé » –, prêtre de 50 ans, curé dans une paroisse où est appliqué le Motu proprio *Ecclesia Dei*²⁹, devenir traditionaliste a été un accident de parcours. Issu d'une famille catholique de province, il reçoit une éducation « assez conservatrice », selon ses mots. Il est alors pratiquant et fréquente assidûment la messe paroissiale en français. Mais un jour, il rencontre des militants du MJCF (Mouvement des jeunes catholiques français). Il est séduit par ces jeunes qui portent un Sacré-Cœur à la boutonnière. Il découvre auprès d'eux la liturgie en latin et développe le sentiment d'avoir été déraciné malgré lui de la foi de ses « ancêtres ». Il apprend que la messe est un « sacrifice » et se rend compte qu'il ne sait rien de l'histoire de son Église, que sa foi est assez superficielle et qu'il ignore tout de la « tradition ». Le milieu « tradi » qu'il découvre, avec ses troupes scouts « carrées », ses familles nombreuses, le bénédicité au début du repas et la prière en famille chaque soir, lui offre un modèle désirable : la possibilité de s'inscrire dans une continuité, d'entrer dans des pratiques qui nouent plusieurs générations dans une même foi. Au contraire, il a le sentiment d'avoir vécu jusque-là dans un catholicisme dont le fondement était une rupture avec le monde d'« avant ».

Une tradition rejetée

Décidé à devenir prêtre, il fait l'expérience dans son séminaire diocésain d'une défiance à l'égard de ceux qui, comme lui, s'intéressent à la messe de rite Saint-Pie V. C'est cette méfiance qui lui rendra suspects de partialité les enseignements qu'il reçoit :

La liturgie par exemple. Il devrait y avoir une certaine continuité, pour prendre les mots du Saint-Père, une herméneutique de la continuité. Mais non, la liturgie, selon les cours de mon professeur, s'est pervertie depuis Constantin, et a retrouvé ses sources primitives et merveilleuses avec le renouveau liturgique et surtout depuis la constitution conciliaire *Sacrosanctum concilium* ³⁰ et sa mise en œuvre avec la messe de Paul VI. Avant ? Cela ne vaut rien*.

Parallèlement à cette expérience de séminaire, il est attentif à ce que lui disent ses amis et aînés jeunes prêtres. Ils lui font part de leur déception et se décrivent « prisonniers des laïcs ». Impossible, selon eux, d'appliquer les directives du pape ou d'appliquer un minimum les règles liturgiques normales :

Un prêtre qui fait l'expérience de la tradition de l'Église, de ce qu'a toujours fait l'Église, il se sent comme prisonnier, parce qu'il est pris en otage entre ses confrères, les fidèles, les assistants pastoraux laïcs et son évêque*.

Éric cite plusieurs exemples, comme celui d'un jeune prêtre obligé de donner une absolution collective alors que c'est une pratique prohibée par Rome ; ou un autre contraint de donner la communion à un paroissien divorcé et remarié sous peine d'être privé de chorale et d'organiste. Et il ajoute que les évêques laissent faire, que les prêtres sont abandonnés à leurs ouailles et qu'en cas de conflit avec leurs paroissiens, quoi qu'ils disent, on leur donnera tort. Il cite encore un autre ami prêtre qui faisait référence à une encyclique et qui s'est entendu répondre : « Heureusement qu'il y a les montagnes entre Rome et nous* » et : « Ce document est très bien mais il n'est pas adapté à notre situation ecclésiale*. » Des paroles qu'il juge scandaleuses.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui prennent la pilule et qui font le caté et animent les paroisses. » C'est là, selon lui, un cas de subversion : ces femmes restent dans l'institution ecclésiale et s'y engagent, elles affirment leur appartenance mais en rejetant la manière dont la hiérarchie catholique peut définir les critères de cette appartenance. Quoiqu'il en soit, pour ces femmes, les autorités catholiques n'ont pas d'autorité sur leur vie sexuelle : « Il y a un décalage entre l'intime et le système. »

Jean-Paul note que beaucoup de prêtres sont dans la même hypocrisie. Ils arrangent des cérémonies de bénédiction pour les divorcés remariés, ils bricolent pour « euphémiser » les positions officielles de l'Église catholique. Pour Jean-Paul, c'est la « gestion de l'inacceptable ». Tout le monde fait comme si... C'est la double vie, le double langage, un certain mensonge institutionnalisé.

Ces femmes catholiques, comme ces prêtres, font comme si ça ne posait pas de problème d'être catholique et d'adopter des pratiques contraires à ces prescriptions, sans contester ces dernières pour autant. Ces accommodements font le jeu d'un certain conservatisme.

C'est très décourageant pour Jean-Paul. Il préférerait que la désuétude de l'autorité religieuse soit clairement dévoilée par des contestations. Au moins ça pourrait ouvrir un débat. Mais non, les catholiques préfèrent la double vie ou partent discrètement, sans protester explicitement. Ils se détournent de l'institution ecclésiale parce qu'elle n'a plus aucune autorité pertinente. Pour Jean-Paul, il ne faut donc pas être leurré par ce que l'on appelle le retour du religieux :

Le retour du religieux ? C'est une nouvelle forme de religieux sécularisé qui a pour visée l'épanouissement ici-bas. On note le refus d'une régulation autoritaire institutionnelle mais non pas d'une recherche de communauté et de confirmation du croire. [...] Des rites subsistent mais les mariages, baptêmes ou enterrements n'intègrent

plus dans l'institution, les demandes sont personnalisées, on célèbre l'individualité, on n'institutionnalise pas le sujet dans un groupe.

Revenir à l'instituant

Jean-Paul suggère quelques pistes de renouvellement. Il croit que rien ne peut venir des autorités ecclésiales. En revanche, en marge, certains petits groupes peuvent beaucoup faire pour rendre la foi catholique de nouveau attractive :

Je crois à l'influence des micro-milieus. Si le discours catholique est encore un peu entendu dans ce type de milieu, il n'y a pas de raison de désespérer non plus. Par exemple, des catholiques estampillés comme tels se sont engagés ces dernières années dans la défense des étrangers, dans des réseaux comme Réseau d'éducation sans frontières (RESF). Je suis proche de ces milieux-là : j'ai vu dans ces réunions comment des militants qui ne sont absolument pas catholiques, voire parfois antireligieux ou laïcards purs et durs, étaient parfois décontenancés quand ils constataient que certains piliers de ces groupes de soutien aux droits des étrangers étaient « chrétiens » et en plus faisaient parfois cela au nom de leur foi (par exemple les « cercles de silence »). Je pense que ce micro-milieu catholique militant assez radical est aussi un ferment de renouveau dans le message catholique, peu visible, mais portant ses fruits.

Ces expériences de témoignage montrent l'importance du langage. Les catholiques doivent trouver le langage qui peut rendre leur foi audible et transmissible :

Il faut une grande réflexion sur « le langage de la tribu ». C'est le problème fondamental. Quand je parle du langage, ce ne sont pas seulement les mots, ce sont les gestes, les habits, la façon de se produire en public, la liturgie en partie – tout le monde ne participe pas à la liturgie. En revanche, quand un évêque parle à la télévision, quand les catholiques sont dans la rue ou s'expriment en tant que catholiques dans les médias, tout le monde les voit.

Tout le monde ne va pas à l'église, mais tout le monde voit ou rencontre des catholiques. Il est donc vraiment urgent de réformer le langage.

Il convient surtout de remettre l'Évangile au centre, et de « libérer l'instituant », c'est-à-dire revenir au charisme du fondateur : Jean-Paul note que Jésus suscite toujours autant d'intérêt mais que le catholicisme n'en provoque plus du tout. Quant à l'avenir, il n'est guère optimiste. Pour lui l'idéal serait un grand synode de l'Église de France, au mieux un concile Vatican III... mais il considère que ce n'est pas réaliste : « Je ne vois aucun signe de remise en question... le retour du religieux je n'y crois pas. » Plus pragmatiquement, plusieurs scénarios de recompositions lui semblent possibles :

Ou bien une restauration, avec une affirmation identitaire du catholicisme, on resserre les rangs et on adopte une position intransigeante à l'égard de la société ; ou bien un changement de paradigme, on ajuste la manière de penser le catholicisme à ce qui se vit et non aux modèles passés... ou bien encore, il y a les deux types de changements à la fois et le résultat, c'est un profond éclatement du catholicisme, car il n'y a plus de langue commune aux catholiques, plus de lien suffisant à assurer la cohérence de l'institution, les croyants ne font plus corps, l'Église se délite.

Les distanciés	
Socialisation	Prise de distance avec la foi due à des déceptions et à une profession intellectuelle ou scientifique.
Ancrage	Goût du débat intellectuel et de la recherche scientifique. Pratique religieuse aléatoire.
Posture	Posture ouvertement critique sur les fondements des positions de l'Église catholique.
Perception de l'Église	Elle traverse une crise très profonde liée à son incapacité à se remettre en question et à dialoguer avec la pensée scientifique et philosophique contemporaine.
Perception des autorités ecclésiales	Un milieu fonctionnant en vase clos avec ses références intellectuelles, son langage et sa culture. Incapacité à entrer en dialogue avec l'intelligence contemporaine.
Vision de l'avenir	Le risque d'une Église, citadelle assiégée, fermée sur elle-même et méprisant « le monde ». Les innovations se feront à la marge car l'institution est trop lente à se remettre en cause.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais on ne voit pas l'autre qui est tout « proche », il est dissimulé dans notre ombre. C'est dans la vie courante qu'il faudrait mettre en œuvre une vraie charité affirme-t-elle :

Le message de l'Église c'est la charité, on sait très bien se mobiliser pour envoyer des vêtements ou des médicaments après un tremblement de terre à l'autre bout du monde, mais une action de solidarité conduisant au covoiturage des enfants, des personnes seules ou âgées pour aller à l'église, surtout dans les campagnes, personne n'y pense.

Une Église « sexiste »

Pour Bernadette, les femmes font tout dans l'Église mais elles ne bénéficient d'aucune réelle reconnaissance :

Dans notre diocèse, il y a soixante postes d'animateurs en pastorale, dont trois seulement sont occupés par des hommes. On aimerait bien, mais c'est un rêve, que toutes les femmes investies dans l'Église s'arrêtent pendant une semaine et n'interviennent plus ! Au mois de mai, période des mariages, des communions, une grève des femmes engagées dans l'Église démontrerait au moins leur importance.

La place des femmes reste ambiguë parce que même si elles sont très valorisées dans les discours, leur statut concret reste subordonné à celui des hommes, et surtout d'hommes célibataires ! Bernadette ne comprend pas cette obstination à tenir les femmes « à l'écart ». Comme si elles étaient « impures » : « Un prêtre de 37 ans vient d'arriver ; il ne veut pas de femmes qui donnent la communion. [...] Ça veut dire quoi ? Qu'on ne peut pas approcher du sacré, nous les femmes ? Donc, qu'on n'est pas pures ? » Bernadette pense que les femmes pourraient au moins devenir diacres. De fait, beaucoup ont déjà des missions qui s'apparentent à celles des diacres :

Les femmes, il faut plus de prudence, mais on fait le travail des diacres ; il y a discrimination en faveur des hommes et c'est un déni de la vocation profonde qui est d'annoncer l'Évangile : nous sommes tous égaux de par le baptême.

Elle pense que des femmes pourraient aussi rendre plus humaine la parole de l'institution ecclésiale sur l'avortement ou sur les divorcés remariés, faire preuve de plus de compréhension pour les situations concrètes des femmes. Selon elle, les hommes se réfugient dans les principes et adoptent des positions blessantes parce qu'abstraites : « C'est meurtrier ! En tant qu'Église, on a un vrai travail à faire à ce niveau-là. On a à faire passer l'Évangile. Alors bien sûr, c'est le respect de la vie, mais c'est aussi "Aimez-vous les uns les autres." »

Pour Bernadette, il y a pourtant des sources d'espérance parce que « l'Église, c'est quand même l'Église du Christ ». Elle rêve qu'un jour son Église puisse enfin accepter les femmes et manifester « que l'amour de Dieu pour les hommes, c'est comme l'amour d'un homme et d'une femme, c'est beau ».

Des femmes en responsabilité ecclésiale	
Socialisation	Familles catholiques pratiquantes. Études supérieures et travail qualifié. Mariées ou religieuses. Responsabilités institutionnelles dans l'institution catholique.
Ancrage	Un grand sens du service. Attachement à faire vivre l'Église.
Posture	Un engagement enthousiaste et désintéressé au service du diocèse mis à l'épreuve par les limites imposées aux femmes.
Perception de l'Église	Sentiment d'un décalage entre le message de l'Évangile et le fonctionnement de l'institution qui hiérarchise hommes et femmes.
Perception des autorités ecclésiales	Une élite masculine et sexiste qui gouverne l'Église en fonction de ses seuls intérêts corporatistes.
Vision de l'avenir	Anticipation d'une tension de plus en plus forte entre l'Église et la société en raison du statut des femmes et d'un jeune clergé néoconservateur. Peur d'un abandon de multiples chrétiens privés de sacrements faute de prêtres.

Chapitre 3

Les artisans de la reconstruction

Ces catholiques sont plutôt optimistes. Le contexte actuel leur semble opportun pour une profonde reconstruction de l'institution catholique. Même s'ils constatent le déclin numérique des fidèles et des prêtres, ils l'interprètent moins comme un signe de crise que de transition. Leurs profils sont différents et ils ne voient pas l'avenir de leur Église de la même manière. Reste que certains points leur sont communs : ils pensent que les crises que traversent les sociétés occidentales ne peuvent que conforter les positions des autorités catholiques ; ils croient également que les réseaux et les petites communautés où se vit une foi intense sont les foyers de la recomposition du catholicisme. Leurs sources d'inspiration sont très différentes : les uns mobilisent l'exemple des grands saints ; les autres témoignent de leur expérience des communautés catholiques d'Asie ou d'Afrique ; d'autres encore requalifient la paroisse en idéal indépassable. Les uns sont des antimodernes et relativisent l'époque contemporaine au nom de l'expérience bimillénaire de l'institution ecclésiale, les autres voient le dynamisme de certaines communautés étrangères, ou encore la force des paroisses parisiennes. Autant de points d'appui pour passer à gué les difficultés présentes.

1) Les héritiers confiants

On peut qualifier tout un ensemble de personnes interrogées, âgées de 50 à 80 ans, d'*héritiers confiants*. Témoins d'un effondrement de la « chrétienté » de leur jeunesse, ils se réfèrent au temps long de l'histoire du catholicisme pour en relativiser les conséquences et le caractère exceptionnel. Chrétiens cultivés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

liberté où chacun peut trouver des ressources pour s'émanciper, elle doit renoncer à sa prétention à dominer les consciences. »

La vitalité ecclésiale est du côté des réseaux de laïcs

Pour Thierry, il n'y a pas une solution à la crise de l'Église catholique mais il y en a de multiples. Aucune n'est universelle ; chacune a son champ d'application et au-delà elle peut être nuisible. Pour Thierry, c'est donc la compréhension de l'unité des catholiques qu'il faut mûrir. Ne plus confondre unité et uniformité : « Il est des formes multiples, il faut accepter la pluralité des formes, ce qui est difficile car il faut garder une unité. » Selon lui, tout ce qui est codifié, uniforme et institutionnel, meurt.

Thierry a été très marqué par les communautés chrétiennes qu'il a rencontrées en Amérique latine. Isolées, elles pouvaient rester plusieurs mois sans avoir la visite d'un prêtre. Et pourtant, elles sont solides, la foi y est vécue et transmise quotidiennement. Pour Thierry, elles tirent leur force de leur autonomie. Chacun s'y sent responsable de l'avenir de la communauté. A contrario, il constate qu'en France les paroisses deviennent de plus en plus des coquilles vides. Les fusions entre paroisses ont détruit, selon lui, les communautés qui étaient les seuls supports véritables du catholicisme local. Dans les grands ensembles paroissiaux, les solidarités de quartier ou de village ont disparu et, résultat, il n'y a plus qu'une foule d'individus qui consomment des sacrements, mais il n'y a plus d'authentique communauté catholique :

Trop souvent les nouvelles paroisses nées de fusion-acquisition, c'est du vernis, c'est quelque chose de plaqué sur la réalité, mais en dessous, il n'y a pas grand-chose, c'est l'atomisation et la consommation individualiste de sacrements, ça ne peut pas durer, c'est trop fragile.

Selon lui, l'erreur des évêques a été de croire que les sacrements et les prêtres étaient au cœur de la vie des catholiques. Pour Thierry, l'expérience et le déclin de la pratique prouvent le contraire. Les paroisses qui fonctionnent encore ne sont pas vraiment des paroisses : elles mobilisent un réseau affinitaire, comme Saint-Merri à Paris. Le prêtre n'en est pas le centre. Il rend les services que les laïcs lui demandent. Pour Thierry, cet exemple illustre une règle générale : les groupes créés par, ou autour, des prêtres sont artificiels et peu durables. C'est aux laïcs, à partir de leurs sociabilités ordinaires, de construire les structures de base de l'Église.

Selon lui, ce qui marche, ce sont les communautés et les réseaux où le lien entre les personnes n'est pas d'abord religieux, où il y a des solidarités réelles : « Sans lien authentique entre les personnes, que ce soit une solidarité locale, professionnelle ou un engagement bénévole commun dans un mouvement, il n'y a pas de célébration joyeuse et vraie. » C'est dans des réseaux affinitaires que les fidèles, aujourd'hui, vont entretenir leur foi. D'ailleurs, ces réseaux et mouvements se portent bien alors que bien des paroisses s'effondrent :

Tous les grands mouvements : le Secours Catholique, le CCFD, je ne sais pas combien de mouvements qui existent et qui sont avec des dizaines et des dizaines de milliers de personnes ! Il ne faut pas sous-estimer le rôle de ces mouvements-là, ils sont vraiment très actifs et très bien ; et de même y a beaucoup de mouvements d'Action catholique, des mouvements de spiritualité, cours Alpha, équipes Notre-Dame, Vie chrétienne, MCC (Mouvement chrétien des cadres), Taizé, qui rassemblent des milliers de personnes ! Donc il y a un dynamisme de l'Église qui est probablement moins nombreux qu'autrefois mais qui est dynamique, inventif !

Les réseaux affinitaires seraient donc les communautés d'avenir. C'est là que la jeunesse enracine sa foi, c'est là que des

liens solides d'entraide et de partage se nouent :

Quand on voit l'enthousiasme d'un certain nombre de jeunes par rapport aux questions éthiques, à leurs recherches, je pense au MCC, voilà des étudiants ou des jeunes professionnels cherchant à inscrire leur foi dans la vie professionnelle, dans la société, je ne désespère pas du tout. Alors, ce qui est frappant, c'est que beaucoup de cette vitalité échappe à l'Église hiérarchique. Il y a toujours eu une Église hiérarchique et une Église associative. Ces initiatives échappent aux paroisses qui les hébergent. On est en plein dans le charismatique au sens large, ce que l'Esprit Saint semble susciter à droite et à gauche.

Pour Thierry, plus il y a de groupes, plus il y a de surface de contact entre la foi et la société, plus il y a d'offres pour les incroyants :

J'ai constaté d'ailleurs que ces réseaux étaient, pour un certain nombre de jeunes adultes, une porte d'entrée dans l'Église. Ils ont de l'intérêt pour cela alors qu'ils n'ont pas forcément d'intérêt pour une vie paroissiale et, comme je vous l'ai dit, pour d'autres, ça va être le contraire. Donc je pense qu'il y a une pluralité de portes d'entrée... On est dans un monde de la mobilité et donc il faut des réseaux. D'où le succès des communautés nouvelles qui fonctionnent en réseau.

L'avantage de ce fonctionnement est qu'il permet aussi aux catholiques de développer des questionnements thématiques approfondis, très en phase avec la société :

Il faut que les réseaux soient vraiment des lieux de dialogue entre la foi et la culture, la foi et les dynamiques professionnelles, la foi et les progrès scientifiques, la foi et la solidarité internationale, la foi et la solidarité auprès des plus pauvres chez nous.

Un christianisme de rassemblements, de ressourcement et de partage

Mais pour Thierry, les réseaux ne peuvent se suffire à eux-mêmes. Il faut des vecteurs d'unité où les catholiques puissent se rencontrer, partager, célébrer. Les aumôneries de jeunes sont ainsi dynamisées par les JMJ ou le FRAT. Il évoque également Communion et Libération et son congrès annuel à Rimini, ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 4

Une jeunesse sans complexes

Nous avons choisi de prêter une attention toute particulière aux jeunes catholiques car leurs problématiques diffèrent très notablement de celles de leurs aînés. Ils sont en rupture avec ces derniers. Contrairement aux inconciliables, le concile Vatican II suscite leur indifférence – quand ils le connaissent ! Ce n'est pas pour eux un sujet de discussion ou un élément d'identité, car ils ont grandi dans des formes religieuses conciliaires. Ils rejettent également les clivages qui divisent les générations antérieures. Ils s'affirment catholiques et refusent d'ajouter un adjectif pour s'identifier à une tendance. Le pluralisme catholique est pour eux un acquis indiscutable et leur vie de foi peut d'ailleurs les mener à user des différentes formes de catholicisme qui existent : paroissial, charismatique, tradi, engagé, etc.

Sans nostalgie d'un âge d'or, ils sont bien dans leur époque et de leur époque. Ils ne se sentent pas extérieurs à la société, s'y sentent à l'aise, même s'ils peuvent être critiques de certaines évolutions. Ils pensent les catholiques comme une minorité parmi d'autres. Ils sont accoutumés à la présence de l'islam, au caractère banalisé des relations sexuelles, à l'affirmation de l'homosexualité.

Ils construisent leur foi de manière personnelle, avec les moyens qui leur sont familiers : internet en tout premier lieu. Ils piochent à droite ou à gauche selon leurs besoins et, parfois, leur culture religieuse est très approximative. Des rencontres avec des « témoins », des personnes qui font référence à leurs yeux, les structurent.

L'évolution de l'Église de France ne les préoccupe pas énormément ; leur questionnement concerne plus directement leur vie ordinaire et les choix qu'ils doivent faire. Ils se soucient de l'amour, de la sexualité, des engagements professionnels et familiaux, des injustices, mais aussi du témoignage de leur foi.

Ils sont en recherche et en attente mais pas en conflit, ni avec « l'Église-institution », ni avec la société. Le pape est pour eux une référence importante. Il est une autorité qu'ils respectent même s'ils se sentent libres de se conformer ou non à ses positions – en matière de sexualité et de contraception, par exemple. Ils apprécient sa capacité à les faire réfléchir sur le sens de la vie et de la personne. Ils disent ce qu'ils pensent de l'institution ecclésiale et ne cachent pas leurs critiques. En tant que catholiques, ils savent aussi formuler des critiques sur des questions de société. Ils osent donner leur opinion sans précautions particulières. Ils sont décomplexés.

Les jeunes catholiques divergent toutefois selon leur socialisation familiale. Ils sont nés entre le début des années 1980 et la fin des années 1990, dans un contexte d'éclatement de la culture catholique. Les organisations, mouvements et paroisses qui assuraient l'homogénéité relative du corps catholique dans les années 1950 et 1960 s'autonomisent et diffusent une culture propre qui n'agrège plus véritablement leurs membres à l'ensemble catholique. La famille devient le principal creuset du catholicisme. Résultat, parmi les jeunes rencontrés dans le cadre de l'enquête, le rapport à l'institution catholique semble moins marqué par des organisations que par le rapport à la foi entretenu au sein de leurs familles. L'éducation familiale apparaît comme le facteur discriminant qui explique les différences de rapport à l'institution catholique.

Certains se sont véritablement appropriés une foi proposée plus que transmise par les parents et sont devenus des catholiques très émancipés, aussi bien dans leur cheminement spirituel que dans leurs engagements affectifs ou politiques. D'autres sont marqués par un environnement familial au catholicisme intense, ils sont enracinés dans une forme très dévote de catholicisme et vivent leur foi dans des groupes de catholiques de leur âge assez homogènes socialement. Le cas des adolescents rencontrés fait exception. Ils sont tiraillés entre une culture religieuse à laquelle ils se sentent de plus en plus étrangers et dont ils ne comprennent plus grand-chose et des normes sociales dominantes auxquelles ils acquiescent. Appartenant à des familles ayant un rapport très épisodique avec la pratique religieuse, ils sont en situation de décrochage religieux. Leur environnement familial est trop peu teinté de catholicisme pour que leur foi puisse s'enraciner. Ils manquent d'exemples parmi les adultes. Leurs interrogations parfois très superficielles manifestent leur extériorité croissante à l'égard du catholicisme. Dans leur cas, c'est notamment le scoutisme qui maintient le lien avec l'institution catholique.

1) Les trentenaires, des catholiques libérés

Justine est née en 1981. Une année très spéciale dans la mémoire familiale. Celle de l'alternance tant attendue. Enfin la gauche, avec François Mitterrand, accède à la présidence de la République. Ses parents ont vécu la période de mai 1968 dans le souffle de Vatican II et de *Populorum progressio* : avec enthousiasme. « Changer la vie », refaire une société plus juste, ils y ont œuvré dans des associations d'éducation populaire. Ils se sont pensés comme des militants attachés au catholicisme social et ont conservé assez longtemps un engagement à la « PU » (La Paroisse universitaire). Tout en faisant grandir leurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Heureusement qu'il est là pour rappeler la vraie doctrine. » Elle se dit de la « génération Benoît XVI » et affirme qu'elle a été nourrie par ses sermons et ses encycliques. Elle trouve dommage que les textes du pape contre le capitalisme et le libéralisme économique n'aient pas été discutés et commentés. Elle regrette son image dans les médias, mais juge qu'il n'en est pas responsable. Selon elle, les médias se focalisent sur des choses totalement secondaires comme la « capote ». Pour elle, c'est un détail, le cœur de sa foi est ailleurs. Mais, elle affirme, en passant, qu'elle n'a pas de problème avec le discours des autorités ecclésiales sur la sexualité, elle le qualifie de prophétique :

Jean-Paul II, avec cette théologie du corps qu'il a distillée dans sa catéchèse, est une bombe atomique pour redonner une vraie vision de l'amour humain, du mariage, de la sexualité et du coup, moi je pense, que c'est une parole complètement prophétique, et une bonne nouvelle pour le monde. [...] Un jour on va bien finir par se rendre compte que l'Église a raison, on le voit déjà avec les avortements en Inde ou avec la pilule de 3^e génération.

Elle s'indigne de la « théorie du gender » :

On marche sur la tête, on est dans la négation du corps de la femme, on veut manipuler les enfants, notre combat est d'avant-garde contre toutes ces idéologies et tous les lobbys. Il n'y a pas d'humanisation possible dans la négation de la différence entre l'homme et la femme.

Elle ne voit pas de changements nécessaires dans l'institution ecclésiale. Les relations prêtres / laïcs lui semblent très bonnes :

Le prêtre fait redécouvrir qu'il est un peu sacré et qu'il mérite beaucoup de respect ; c'est quand même quelqu'un qui a donné sa vie pour rendre service à la communauté. Moi les prêtres que je connais ont de très bonnes relations avec les laïcs, ça ne pose pas de problèmes.

Victoire a deux amis qui sont entrés au séminaire. Elle est très admirative et cela lui donne beaucoup de confiance dans l'avenir. Elle sait que certains soulèvent les questions de

l'ordination des hommes mariés ou des femmes, de l'accueil des divorcés remariés. Parfois elle y pense, n'est ni pour ni contre, ça ne la préoccupe pas : « L'essentiel c'est Jésus. »

Une culture jeune très religieuse

Si Victoire répugne tant à entrer dans les débats sur la vie de son Église c'est parce que c'est totalement secondaire à ses yeux. Pour elle, être catholique, « c'est croire en Dieu, croire en Jésus, avoir une rencontre personnelle avec Jésus, définir sa vie en fonction de lui et non en fonction du monde et être un instrument dans ses mains ». Sa foi est très centrée sur le Christ, sur une relation personnelle avec lui. Pour elle, cela passe de manière privilégiée par l'adoration eucharistique : « Là on est seul à seul avec lui, on peut tout lui dire. » Et puis il y a la louange : « Dire merci, chanter, pour tout ce qui est donné. » Bien sûr la messe est très importante pour elle, mais surtout durant la semaine : « J'aime beaucoup aller à la messe, presque tous les jours si je peux, on est en petite communauté, c'est calme et priant ; le dimanche, il y a plein de monde, du bruit, je m'y retrouve moins. »

La confession de foi de Victoire a été réfléchi et sa formulation calibrée. Elle est habituée à afficher et à expliquer sa foi auprès de ceux qui y sont étrangers. Elle a un profil de militante bien formée. C'est le reflet de sa participation à un certain nombre de groupes. En plus de l'aumônerie, elle participe à une formation EVEN et assiste souvent au groupe de prière Abba à Saint-Étienne-du-Mont ou aux soirées organisées par le Chemin Neuf : « Un chrétien seul est un chrétien mort, j'aime retrouver des jeunes de mon âge pour prier et pour se former. » Elle est en permanence connectée avec les comptes Facebook ou Twitter de différents groupes de jeunes catholiques, ils se font passer des sermons, des petites

méditations, des argumentaires, des photos, signent des pétitions, votent en ligne sur le site des radios et des médias, écrivent des « post cathos » dans les forums... Quand on passe un peu de temps à l'aumônerie, on peut observer qu'il y a une véritable petite tribu avec ses codes, ses blagues, ses blogs favoris. Un étudiant a une croix tatouée sur le bras, d'autres un dizainier au doigt ou un chapelet en évidence au poignet. Bref, des signes visibles qui distinguent, comme en ont bien d'autres tribus de « jeunes ».

Les « jeunes », c'est le rempart et l'espérance de Victoire. C'est son groupe. Interrogée sur sa paroisse, elle répond qu'elle n'en a pas vraiment, qu'elle change souvent de messe. Quand on lui demande ce qu'elle voit comme signe positif pour l'évolution de l'Église de France, elle cite tout de suite « la jeunesse ». C'est dire la grande confiance qu'elle a dans sa génération :

Moi, je vois, il y a vraiment une jeunesse catholique exigeante et très ardente. Ce sont des graines d'apôtres. Aux JMJ de Madrid (en 2011), c'était très marquant, il y avait énormément de Français et puis des délégations du monde entier qui donnaient le sentiment de l'universalité de l'Église. Il y avait des signes forts. Une grande messe très belle sous des trombes d'eau et puis une adoration avec un silence fou. Ce que Benoît XVI nous a dit et puis le reste, ça suscite l'enthousiasme.

Elle constate un renouveau spirituel parmi ses proches : « C'est fou, tout ce qui se passe avec les JMJ, tous les pèlerinages, il y a un vrai regain des marches spirituelles, toutes les sessions comme à Paray-le-Monial. »

Une évangélisation par la joie

Pour Victoire la priorité c'est l'évangélisation. Elle considère que « la hiérarchie » doit continuer de prendre la parole comme « elle l'a toujours fait », pour ne pas laisser la religion cantonnée à la sphère privée. Elle pense que les catholiques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 5

L'archipel catholique

La manière dont les autorités catholiques ont défini ce que devait être l'appartenance à l'Église a évolué. En 1943, Pie XII affirme :

Seuls font partie de l'Église ceux qui ont reçu le baptême de régénération et professent la vraie foi, qui d'autre part ne se sont pas pour leur malheur séparés de l'ensemble du Corps ou n'en ont pas été retranchés pour des fautes très graves par l'autorité religieuse [...]. Celui qui refuse d'écouter l'Église doit être considéré d'après l'ordre du Seigneur comme un païen et un publicain [...]. Et ceux qui sont divisés pour des raisons de foi ou de gouvernement ne peuvent vivre dans ce même Corps ni par conséquent de ce même Esprit divin³⁹.

Deux décennies plus tard, le concile Vatican II infléchissait cette position en reconnaissant que l'appartenance à l'Église catholique comporte des degrés et que la grâce de Dieu est également offerte aux croyants d'autres religions monothéistes, voire à des incroyants, du moment qu'ils mènent une vie droite⁴⁰.

La manière dont les sociologues du catholicisme ont pensé la question de l'appartenance a aussi beaucoup évolué. Longtemps, l'appartenance à l'Église catholique a été mesurée à partir du degré de pratique religieuse⁴¹. Gabriel Le Bras faisait de l'intensité de la pratique religieuse le critère principal de classement des catholiques : les « conformistes saisonniers » ne pratiquent que lors des grands rites de passage (baptême, première communion, mariage, obsèques) ; les « pratiquants » assistent à la messe dominicale de manière hebdomadaire ; « les zélés », en plus de la pratique dominicale, assistent aux vêpres, vont à la messe plusieurs fois par semaine, font des retraites ou des pèlerinages⁴².

À partir de la fin des années 1960, le critère de l'assistance à la messe a perdu sa pertinence en raison de l'évolution du catholicisme. Un décrochage entre l'identification au catholicisme et la fidélité à la messe dominicale s'opère. La pratique s'effondre sans que le nombre de catholiques déclarés recule de manière correspondante. Le père Vilain, jésuite, s'inquiète de cette « foi sans la messe⁴³ ». Comme le constate Jean Delumeau, le catholicisme est subverti par des nouvelles formes spirituelles qui manifestent moins un détachement de la foi qu'un détachement de l'institution catholique et de l'économie sacramentelle post-tridentine : « Foi religieuse et régularité de la présence aux offices ne peuvent plus être liées à notre époque comme elles l'étaient auparavant : c'est une nouveauté et qui compte⁴⁴. » Ce détachement de la messe dominicale ne témoigne pas d'une rupture avec la foi catholique, bien au contraire. « Des chrétiens de plus en plus nombreux sont d'autant moins pratiquants qu'ils sont plus croyants. Leur foi même les éloigne de la pratique sacramentelle », note Michel de Certeau⁴⁵. Cette tendance témoigne d'une pluralisation des manières d'interpréter les attitudes catholiques légitimes : l'eucharistie dominicale est devenue une des modalités de cette pratique à côté de l'engagement politique, de la solidarité avec les exclus, de la participation à des groupes de prière ou à des partages bibliques... Cette pluralisation a de multiples raisons : l'émergence d'une nouvelle forme de spiritualité de la vie ordinaire à partir de l'après-guerre ; la déception à l'égard des nouvelles formes liturgiques post-conciliaires ; la défiance à l'égard des autorités ecclésiales ; l'autonomisation des chrétiens dans leur rapport à la Bible, etc. Désormais, l'affiliation au catholicisme peut passer par de multiples groupes et pratiques qui n'ont plus rien à voir avec l'assemblée dominicale⁴⁶. La religion institutionnelle structurée et codifiée en orthodoxie et

en orthopraxie a perdu une grande partie de son emprise.

Parmi les enquêtés, nous avons pu constater ce très grand éclatement des réalités qui sont associées à l'affirmation de l'identité catholique : désormais on s'affilie à l'Église de bien des manières. Bien des catholiques le constatent et s'interrogent : « Aujourd'hui on est dans des appartenances plurielles, partielles, provisoires, on distingue le croire de l'appartenir : oui au Christ mais pas à l'Église, oui à l'Église mais pas au pape⁴⁷ ! » Les sociologues ont depuis longtemps confirmé ce constat par leurs enquêtes⁴⁸. Comme l'a écrit Michel de Certeau, le christianisme n'est plus un corps de doctrine organisé ; il est devenu un corpus de références dans lequel chacun choisit plus ou moins les éléments qui constitueront sa foi⁴⁹.

1) Des positionnements différenciés par rapport à l'institution catholique

Dans la première partie nous avons déjà montré douze types de rapport à l'Église catholique et de perceptions de sa situation. Nous voudrions ici proposer une autre manière de décrire les multiples formes de lien au catholicisme.

Quand les enquêtés parlent de l'Église, ils défendent leur conception du fonctionnement de l'institution catholique. Derrière le terme, ils glissent une conception particulière de l'orthodoxie et de l'orthopraxie. À ce titre, ils s'inscrivent dans un espace de controverse que l'on peut qualifier de « champ⁵⁰ ».

Qu'est-ce qu'un champ ? C'est un concept sociologique qui désigne l'espace constitué par tous les acteurs en concurrence pour définir ce que devraient être l'orthodoxie et l'orthopraxie. Le champ du catholicisme réunit donc tous ceux qui luttent pour imposer une définition des pratiques nécessaires pour pouvoir légitimement revendiquer l'identité catholique⁵¹. Ils s'affrontent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épisodiquement lors de grands rassemblements qu'ils choisissent : rassemblements à Jambville, JMJ, Taizé. Ils affichent leurs choix et ne renoncent pas à se dire catholiques, ou au moins « chrétiens », mais exclusivement à leurs conditions. Ils s'autonomisent par rapport aux autorités ecclésiales tout en restant au sein de l'institution dans des groupes refuges. L'appartenance exclusive à une organisation catholique tend alors à se substituer à l'appartenance – refusée – au catholicisme officiel :

L'ACO, c'est ça mon Église prioritairement. [...] C'est vrai que pendant des années, on était très satisfaits de vivre je dirais à côté de l'Église, de l'institution, ça nous suffisait et c'est vrai qu'il y a sûrement un risque là, mais si on ne vivait pas ce risque, il y a plein de gens qui ne seraient pas dans l'Église du tout. Parce que y a des gens qui sont dans l'Église parce que y a l'ACO et sinon, qui n'y seraient pas. J'en connais plein⁶³.

Une partie des catholiques traditionalistes est dans cette attitude d'autonomisation. Ils vivent exclusivement leur foi au sein de leurs paroisses et évitent le reste des catholiques. Leur isolement est une protestation explicite à l'égard des formes instituées du culte. Ils cultivent une défiance certaine à l'égard des détenteurs de l'autorité : les évêques, le pape, voire contestent leur légitimité. C'est encore plus flagrant quand les prêtres traditionalistes refusent de concélébrer la messe chrismale avec leur évêque, comme on peut l'observer à Bordeaux. À ce titre, le positionnement des traditionalistes est toujours ambigu : à la frontière entre protestation interne et externe.

Le désengagement : reconversion, dissidence, exil

Enfin, parmi les engagés, on trouve également des catholiques qui sont au bord de la défection et de la désaffiliation. En raison de leur trajectoire, ou faute d'aboutissement probable de leur

combat, ils relâchent leur militantisme. Ils n'ont plus qu'un pas à faire dans la déception ou l'indifférence, pour quitter les rangs des engagés en renonçant à lutter. Ils sont encore engagés mais ils se désengagent.

La *reconversion* militante est un des chemins de ce désengagement. L'autonomisation a souvent pour corollaire la promotion d'une pratique alternative à celle qui est instituée. La foi est affirmée comme exclusivement personnelle et la tutelle des autorités ecclésiales est clairement refusée. Chez ces catholiques, les réserves à l'encontre du magistère s'appuient souvent sur une compréhension particulière de la tradition, par exemple par une référence aux premières communautés chrétiennes. Leur identité catholique n'est pas moins institutionnalisée que celle des conformistes. Le militantisme social ou politique engage tout autant intégralement leur vie que la ferveur qu'éprouvent les catholiques les plus assidus aux messes. Ils estiment que la foi se pratique au sein de rassemblements irréguliers ou au sein de petits groupes de lecture de la Bible, voire dans une qualité particulière d'investissement dans la vie ordinaire : hospitalité, générosité, tolérance, écoute, etc. On rencontre dans certaines ONG de ces militants qui pensent exercer pleinement une fidélité à ce qu'est pour eux la foi catholique. Leur fidélité est souvent plus structurée par la praxis sociale ou politique que par la ritualité cultuelle ou dévotionnelle. Par leur attitude, ils tentent d'institutionnaliser un catholicisme plus vrai et plus authentique parce qu'orienté vers la transformation du monde. Mais il arrive que leur militantisme achève de les désinstitutionnaliser du catholicisme. Ce qui était l'aboutissement de leur foi tend à devenir un investissement militant auto-suffisant qui n'a plus besoin d'être justifié par la foi initiale ou par un quelconque arrière-monde. Alors, ils finissent par perdre de vue l'origine de

leur itinéraire et quittent les rangs des engagés, la définition de ce que devrait être le catholicisme ne les mobilisant plus. Leurs préoccupations antérieures s'effacent à mesure qu'ils se reconvertissent intégralement dans la lutte contre l'illettrisme ou pour

le développement du tiers-monde. C'est là une trajectoire centrifuge qui a été observée chez des militants catholiques durant les années 1970⁶⁴.

La protestation peut également aboutir à une autre forme de désengagement : *la dissidence*. Le catholique rejoint alors une forme d'Église concurrente. Ce peut être la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X, ou les réseaux du Parvis. La recherche d'une pratique religieuse plus authentique peut même conduire à rejoindre une autre église chrétienne, comme l'explique cette jeune femme trentenaire d'éducation catholique :

Mes valeurs, mes fondements, n'ont pas beaucoup bougé : Dieu le Père, le Fils, le Saint-Esprit, la prière, l'amour, la Bible. Voilà l'essentiel, et parce que mon mari est anti clérical, intolérant aux messes et sermons de curés, anti-pape et socialiste, il a fallu revoir ensemble dans quelle foi ou esprit nous allions éduquer nos enfants. Moi je n'aimais pas le caractère pyramidal du catholicisme, l'infantilisation des laïcs et je trouvais les sermons très faibles. Une partie de ma famille est protestante. C'est finalement de ce côté-là qu'on s'est tourné. Ce sont des chrétiens qui connaissent mieux la Bible que moi, qui ont un pasteur « Docteur en Theo » qui ne fait qu'instruire et accompagner, sans pouvoir ni autorité, un homme marié et père, qui nous aide à penser, mais ne nous dit pas ce qu'il faut penser. [...] Au temple, j'ai l'impression que je suis plus fidèle à l'essentiel de ma foi qu'avant, à la messe⁶⁵.

La protestation peut aboutir à une certaine lassitude et au renoncement. Après avoir protesté à l'intérieur ou à l'extérieur, des catholiques se démobilisent quand les chances de succès leur semblent improbables, ou que le courage vient à leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moi, avant, l'Église c'était la hiérarchie, c'est comme ça que je la voyais. Donc, toute l'évolution de l'après Concile a été pour moi une ouverture extraordinaire. On a eu beaucoup de chance parce qu'on a rencontré énormément de témoins qui nous ont aidés à évoluer⁸⁸.

Sous le pontificat de Benoît XVI, pour les plus âgés d'entre eux, la revendication d'une identité « conciliaire » est un moyen de se démarquer des catholiques néoclassiques.

Enfin, le dernier groupe est celui des *observants*. Les *tradis* en reconquête, les catholiques néoclassiques, les héritiers confiants et en partie les jeunes sûrs d'eux-mêmes en sont membres. Leur foi a pour matrice la Passion de Jésus. La Cène et la crucifixion sont pour eux les références privilégiées. Jésus offre le salut à l'humanité. Il se donne pour le rachat des péchés et institue une relation

sacramentelle entre les hommes et lui. Les observants sont caractérisés par un très grand attachement aux formes cultuelles. La fidélité aux règles de la pratique prescrite par les autorités romaines leur est capitale – même si les traditionalistes peuvent parfois opposer la primauté de la fidélité à d'anciennes règles aux nouvelles. Leur foi s'appuie sur des pratiques très ritualisées : la messe dominicale, l'adoration eucharistique, la récitation du chapelet, le bénédicité, plus occasionnellement les retraites monastiques ou des pèlerinages. La messe est pour eux le centre de leur vie religieuse et le moyen principal de rencontre avec Dieu. La forme de cette ritualité peut être traditionaliste ou plus novatrice et charismatique.

Ils retiennent des Évangiles des éléments qui légitiment une certaine posture d'opposition aux valeurs sociales dominantes :

Si nous prenions l'Évangile au sérieux, nous croirions que seule la sainteté change le monde⁸⁹ !

L'Église oublie le noyau dur de son message et de sa raison d'être : l'annonce du scandale inouï de la mort et de la résurrection du Christ⁹⁰.

Jésus nous demande de renoncer au monde pour le suivre⁹¹.

Dieu se rencontre à l'écart de la vie sociale ordinaire, dans l'éloignement géographique de certains monastères, dans le silence du temps de prière ou encore dans l'effort d'exercices ascétiques (marches pèlerines, jeûne, don charitable) consentis pour offrir le « sacrifice de soi ». Il faut donc rompre avec l'ordinaire pour rencontrer Dieu. La quête de salut passe par la recherche de « sainteté », c'est-à-dire une manière de vivre intégralement pour Dieu et par Dieu, que ce soit dans son travail ou sa vie de couple, mais aussi par la recherche de la « vérité ». La vérité est selon eux dans l'Église catholique. Les valeurs du monde sont artificielles et passagères. La fidélité à la matrice de leur foi passe par un effort de rectification personnelle, de conformation toujours plus poussée aux prescriptions morales et religieuses des autorités ecclésiales.

Ces catholiques sont demandeurs d'écrits pieux et spirituels. Ils affectionnent la lecture de *Magnificat* qui leur tient lieu de bréviaire même s'ils ne l'ouvrent pas quotidiennement. Le *Magnificat* est aux observants ce que le missel est aux *tradis*. C'est un signe d'appartenance à la communauté des bons catholiques car c'est un instrument de zèle ascétique. Le *Magnificat* leur renvoie aussi une image très patrimonialisée et solennisée de la foi à travers les reproductions de tableaux qui l'illustrent. Cela rejoint leur goût pour les belles églises anciennes et une liturgie hiératique.

Leur recherche de vérité s'exprime aussi dans une volonté de formation doctrinale à l'intelligence de la foi. Ces catholiques recherchent principalement des savoirs du côté des encycliques et des écrits plus personnels des papes récents (*La théologie du corps* de Jean-Paul II ou le *Jésus* de Benoît XVI par exemple) et sont orientés de manière privilégiée vers l'anthropologie

d'Aristote et de Thomas d'Aquin. Ils accordent aussi de l'importance à l'altruisme mais ce sera alors de manière privilégiée en faveur de ceux qui sont victimes de la « culture de mort » dénoncée par Jean-Paul II : personnes handicapées, enfants à naître.

Des univers qui se rencontrent

Le second intérêt du graphique est de montrer quelles relations existent entre ces quatre nébuleuses de sensibilités catholiques. Bien sûr, il y a de multiples positions intermédiaires possibles entre ces groupes. Parmi les jeunes sûrs d'eux-mêmes, certains sont très proches des charismatiques et plutôt du côté de l'inspiration, d'autres sont très familiers des catholiques néoclassiques avec lesquels ils partagent ce désir de rendre visible la foi et de bâtir une communauté de convaincus aux solidarités fortes.

Le graphique permet également de repérer les liens qui se nouent entre ces quatre groupes : les observants et les inspirés partagent leur goût des exercices de dévotion ; ces univers se croisent d'ailleurs lors d'adorations eucharistiques. On le voit très bien quand on observe le public du groupe de prière Abba à Paris où l'on retrouve parfois des traditionalistes, plus souvent des néoclassiques et des charismatiques. La diffusion des chants de la communauté de l'Emmanuel chez les catholiques néoclassiques et même parfois chez les traditionalistes est une autre manifestation de cette affinité. Certaines communautés, comme les frères de Saint-Jean, sont au croisement entre ces deux aires.

Les inspirés et les émancipés partagent leur rapport peu codifié et très subjectif à Dieu. Les soirées organisées par la communauté du Chemin Neuf, les sessions de Fondacio, les rassemblements à Taizé, le FRAT ou encore les grands camps

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entre générations et au sein des familles. Plus qu'une simple opportunité de rassemblement, Noël permet le partage intergénérationnel d'un rituel festif. C'est un canal de transmission de la culture et un moment où le vivre ensemble familial se refonde et se ressoude.

Dans les familles qui ont une robe de baptême, il est intéressant d'observer toute l'attention que peut susciter sa transmission et son usage. Lors du baptême, faire revêtir la robe à son enfant, c'est l'inscrire dans la filiation familiale, c'est le relier aux générations qui le précèdent. Sa photo en cette tenue devient comparable à celle de ses aïeux. Et faute de baptême, le lien entre générations est fragilisé au sein de certaines familles : une grand-mère souffre de constater que ses petits-enfants ne sont pas baptisés. Le baptême est aussi un moment important parce qu'il permet de doter un enfant d'un parrain et d'une marraine. Cela permet à la fois de donner des repères aux enfants et d'honorer une amitié en intégrant le parrain ou la marraine à la famille. Le catholicisme offre des formes utiles aux familles pour se développer et instituer les rôles en leur sein.

L'histoire de l'Église, c'est toujours un pan de l'histoire personnelle. À ce titre, le devenir du catholicisme est vécu par beaucoup comme un déchirement intime. Ce ne sont pas d'abord les chiffres du déclin des baptêmes ou des ordinations sacerdotales qui sont mobilisés pour en parler mais des exemples très concrets pris au sein des familles :

On va se retrouver à Pâques ensemble, toute la tribu, on sera les seuls, Marie-Pierre et moi, à aller à la messe de Pâques. [...] Mes enfants ne se sont pas mariés religieusement et leurs enfants ne sont pas baptisés. Qu'est-ce qui s'est passé¹⁰¹ ?

L'évolution du catholicisme est vécue à travers une perception quasi-paysagère des transformations du cadre de vie :

Il y a quinze jours, j'étais à la messe de Saint-André-lez-Lille, c'est dans la banlieue lilloise, c'est la paroisse où je me suis marié ; il y a vingt ans, il y avait deux messes le dimanche matin et à la messe de onze heures, il y avait entre 200 et 300 personnes. Je suis allé à la messe de onze heures dimanche dernier, il y avait 25 personnes aux cheveux blancs. Alors, ça veut dire que dans moins de dix ans, ce sera terminé, il n'y aura plus rien¹⁰².

Cette étroite interpénétration entre les dimensions personnelles, sociales, géographiques et religieuses de la vie explique pourquoi les questions liturgiques restent si sensibles et pourquoi l'attachement au clocher de l'église familière perdure bien au-delà du cercle des pratiquants. Voilà probablement une des raisons du succès de certaines mobilisations contre la vente ou la destruction d'une église comme à Vierzon (Cher) ou à Plouagat (Côtes-d'Armor) en 2013. En France, l'église est le bâtiment communal le plus entretenu.

La messe : des attentes antagonistes

D'une paroisse à l'autre à Paris, on peut découvrir des univers religieux assez différents. Entre Saint-Eugène-Sainte-Cécile, Saint-François-Xavier et Saint-Merri, le vocabulaire change, les chants également et les prêtres jouent leur rôle de façons très distinctes. Mais même au sein d'une seule paroisse, la messe est un théâtre où les sensibilités se manifestent distinctement. Lors de la communion par exemple, il y a ceux qui communient dans la bouche à genoux, ceux qui s'agenouillent puis se relèvent juste avant de communier à la main ou dans la bouche et enfin ceux qui tendent leurs mains sans préliminaire. Pendant le Notre Père, certains ouvrent leurs bras et d'autres non, etc. Ces variations sur les thèmes liturgiques ne sont pas individuelles. Les catholiques savent les décrypter et classer les pratiquants en fonction d'elles. Ce sont des sensibilités collectives qui se

manifestent à travers ces gestes. Les variations d'attitudes entre observants, conciliaires revendiqués, émancipés ou inspirés, objectivent leurs perceptions différentes de la messe.

Pour les observants, c'est la présence réelle qui est le sommet de la messe : « Il faut quand même se dire que c'est le sacrifice du Golgotha, que Jésus est là devant nous, qu'il nous donne sa chair et son sang pour que nous ayons la vie éternelle¹⁰³. » Ils sont plus attentifs à ce qui témoigne du divin de manière solennelle et hiératique. La liturgie est pensée comme une interface à travers laquelle l'intériorité personnelle peut se remplir du « cœur de la foi chrétienne¹⁰⁴ ». Concevant le prêtre comme médiateur, ils le placent au centre de la messe. Ensuite, de multiples techniques vont être mobilisées pour créer une ambiance extraordinaire : l'encens, un enseignement en rupture avec les valeurs du « monde », le silence, l'orgue.

Pour les conciliaires revendiqués, c'est un moment de communion où le peuple de Dieu se retrouve autour du partage du pain et du vin comme Jésus avec ses disciples le jour de la Pâque juive. Le cœur de la messe est le rassemblement des chrétiens pour partager la parole de Dieu et l'eucharistie : « C'est une assemblée de croyants, le peuple des baptisés qui marche et qui chemine¹⁰⁵. » La messe est aussi, pour la plupart, un moment où l'appartenance au collectif qu'est l'Église est affirmée et célébrée. La manifestation de la présence de Dieu, c'est ce moment privilégié d'unité où se retrouvent des gens différents qui partagent la même foi. Les conciliaires revendiqués sont donc attentifs à tout ce qui symbolise la communion des chrétiens : la participation des laïcs, le partage égal des tâches entre hommes et femmes, l'accueil chaleureux des catéchumènes, des divorcés remariés, des exclus du quartier, voire de chrétiens d'autres Églises. Ils aiment le geste de paix ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas le fruit de cette modestie. Contrairement aux religieux, leur image n'est pas associée à celle de la pauvreté. C'est leur « aura » qui semble en berne aujourd'hui, comme le dit un enquêté :

Ce ne sont pas des modèles dans lesquels on peut se retrouver ou avoir une connivence et il n'y a plus le caractère de notable ou le caractère d'érudit qu'il pouvait y avoir auparavant ! Être curé aujourd'hui, ça n'est quand même pas une ascension sociale fulgurante quoi ! Il n'y a même plus l'espèce d'aura qu'ils avaient auparavant. Donc y a pas l'aura, y a pas l'érudition, y a pas le modèle et au contraire il y a la déconnexion avec ce que vivent les gens tous les jours¹⁴⁰ !

Ce constat est d'ailleurs partagé par des prêtres eux-mêmes. Pour le dominicain Thierry-Dominique Humbrecht,

son statut apparaît paupérisé, dévalué spirituellement, humainement et culturellement. Le prêtre n'est plus un notable et c'est tant mieux ; il est à peine une référence ou plutôt une référence contradictoire, tantôt respectée, tantôt délaissée. Le vieillissement et aussi la prise de pouvoir parfois indiscrete de laïcs plus cléricaux que lui, achèvent de le marginaliser. Il ne lui reste en certains lieux qu'à prononcer mécaniquement à la Messe les paroles de la consécration, le reste de la Prière eucharistique étant distribué entre les membres de l'inamovible équipe liturgique. Numériquement raréfié, il ne compense pas son absence par une apparence symbolique forte, attirante et adéquate à sa spécificité. Il lui suffit d'une présentation plus clochardisée que pauvre, ou simplement vieux garçon pour le dissoudre dans l'insignifiance, au sens strict d'une perte de signification¹⁴¹.

Cette remarque explique d'ailleurs le soin de beaucoup de jeunes prêtres à rendre visible leur état par le port d'un col romain. Il s'agit tout autant pour eux d'une affirmation de fidélité au pape que d'une volonté de soigner leur présentation et de se notabiliser. Le port d'un uniforme manifeste l'appartenance à une grande institution. En raison de son caractère quasi folklorique, la soutane devient également pour certains jeunes prêtres un accessoire opportun pour afficher leur

singularité et susciter l'interrogation et donc le contact. Le stigmaté est retourné en instrument d'attraction¹⁴².

Enfin, les occupations mêmes du prêtre ne paraissent guère visibles et désirables. Parmi les enquêtés, à part les inspirés et les observants, peu parlent de la messe et des sacrements. Comme si le cœur de la vocation sacerdotale était effacé derrière les aspects les plus triviaux de sa vie ordinaire.

Il faut enfin noter que si le rôle du prêtre est si déprécié, c'est aussi parce qu'il ne présente pas un canon de sainteté évident, ce qui dévalue la valeur de son engagement. Aujourd'hui, par la coopération internationale, l'engagement caritatif, une vie de couple ou encore par des pèlerinages, beaucoup de jeunes estiment qu'ils peuvent vivre intégralement leur foi. L'engagement à vie est remplacé par des formes d'engagements temporaires : année de service pour le diocèse, deux ans à l'étranger avec les Missions étrangères ou la DCC, etc. L'ordination sacerdotale n'apparaît plus nécessaire pour suivre Jésus Christ et les renoncements qui y sont associés semblent d'autant plus injustifiés.

Une première nuance doit être ajoutée : manifestement la vie religieuse ne souffre pas d'un tel désamour parce qu'y sont associés des figures charismatiques, de l'autorité intellectuelle, des communautés, des grands moments liturgiques et des lieux de ressourcement¹⁴³. Seconde nuance : chez les observants et une partie des inspirés, la raréfaction des prêtres contribue à augmenter leur aura. Les jeunes prêtres sont vus comme ceux qui donnent toute leur vie pour sauver la collectivité dans un moment difficile. Ce caractère sacrificiel contribue à magnifier la prêtrise comme un appel de Dieu qui dépasse la raison humaine. Paradoxalement, la crise des vocations devient alors le dernier rempart de l'autorité cléricale.

La persistance d'une attente de « bon prêtres »

Il ne suffit plus au prêtre d'avoir été ordonné. Le charisme de fonction que lui confère le sacrement de l'ordre passe de plus en plus au second plan. Pour le pallier, les prêtres doivent donc désormais créer de toutes pièces, ou presque, leur autorité en mobilisant leurs ressources personnelles : compétences, présentation de soi, etc. Si le statut de prêtre traverse une crise de reconnaissance, ce n'est donc pas toujours le cas des prêtres eux-mêmes. Bien des enquêtés nous décrivent des figures positives de prêtres. La plupart du temps, les catholiques attendent des prêtres qu'ils incarnent le catholicisme qu'ils estiment légitime.

Les inspirés veulent des prêtres convertis, transformés par leur rencontre avec Jésus. Les émancipés aiment les prêtres responsables qui font réfléchir chacun sur sa vie et manifestent que la foi doit mener à l'engagement contre les injustices.

Pour les conciliaires revendiqués, le « bon » prêtre, c'est celui qui n'hésite pas à transgresser certaines positions des autorités ecclésiales pour ne pas blesser les gens. C'est par leur capacité à transiger avec les normes de l'institution catholique que ces prêtres apparaissent des hommes de Dieu, fidèles à une forme d'amour et d'empathie qui déborde les cadres institués. Par cette « preuve d'humanité » ils sont alors perçus comme d'authentiques témoins de l'Évangile :

Il y a un décalage entre une grande partie de la base et le discours officiel. Ce qui est frappant, c'est de voir parfois que même des prêtres participent de ce décalage en acceptant par exemple que des homosexuels soient parrain ou marraine ; ils se veulent beaucoup plus proches des catholiques de la base que du discours officiel

tout en étant des bons prêtres. Le prêtre sait qu'on peut vivre une vie chrétienne intense en étant en porte-à-faux avec le magistère¹⁴⁴.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les évêques à Lourdes, on s'aperçoit qu'ils sont entourés de femmes dans leurs conseils épiscopaux¹⁸¹.

Des femmes idéalisées et exclues

Ce qui est en cause, c'est l'anthropologie qui est véhiculée par la hiérarchisation des rôles dans l'institution ecclésiale. Bien des conciliaires revendiqués constatent que les prêtres idéalisent la femme pour mieux l'exclure de fait :

L'institution catholique ne perçoit pas l'enjeu d'un autre rapport entre les sexes : elle maintient les femmes, ou le féminin, dans un idéal qui est la contrepartie du cléricalisme. Comme le clergé défend le primat du masculin, il lui faut idéaliser le féminin. C'est un leurre dramatique, car il a ainsi l'impression d'honorer les femmes, sans du tout prendre conscience de leur autonomie¹⁸².

Un autre conciliaire décrit une scène qui illustre bien ce propos :

Dans un débat, de façon comique ou tragique, quand le public demandait respectueusement : « Quelle place voyez-vous pour la femme dans l'Église », un cardinal répond en citant sœur Emmanuelle et Mère Teresa. En rugby, c'est ce qui s'appelle « botter en touche »¹⁸³.

Les justifications actuelles du sacerdoce contribueraient ainsi à faire intérioriser au prêtre un certain sentiment de l'infériorité des femmes en leur prêtant un rôle dévolu à des activités qui restent subalternes :

C'est une grande tristesse que des jeunes qui sont généreux, qui veulent se tourner vers la prêtrise ou la vie religieuse, on leur impose presque, peu à peu, on leur instille peu à peu cette supériorité du masculin. [...] On ne se contente pas de dire que l'homme est supérieur, c'est plus profond que ça : « l'homme est chargé par Dieu de ».

C'est la structure du cléricalisme. [...] structurellement, l'Église est mono-sexuée¹⁸⁴.

Des femmes en position précaire

Il est vrai que la relation entre la prêtrise et les responsabilités s'est déjà considérablement distendue en raison du manque de prêtres. Au sein des paroisses dotées d'un conseil pastoral, il n'est pas rare que les femmes soient majoritaires. C'est tout de même toujours le curé qui décide, d'autant plus si c'est un prêtre néoclassique : « Aujourd'hui, les jeunes prêtres, ils sont adulés par les jeunes et souvent ils veulent refaire tout à leur idée, alors il faut leur laisser la place¹⁸⁵. » Quel que soit son âge ou son expérience, une laïque responsable devra toujours céder sa place à un prêtre si on le lui demande. Et c'est d'autant plus vrai que les prêtres sont rares. Cette gestion des ressources humaines s'explique par la volonté des évêques de privilégier ceux qui donnent l'intégralité de leur vie à l'institution. L'entretien de leur motivation nécessite de leur donner des rétributions symboliques fortes¹⁸⁶. Dans le cas contraire les vocations risqueraient d'être découragées.

Les laïques subissent cet état de fait sans protester la plupart du temps. Elles investissent alors une forme de représentation sacerdotale de leur travail pour justifier leur docilité au nom du « don de soi » et du « service de l'Église ». Ce qu'elles n'acceptent pas c'est l'extrême précarité des femmes dans l'institution. L'espace du possible qui leur est ouvert dépend toujours de l'arbitraire du prêtre. L'une s'est vue subrepticement écartée de la distribution de la communion par un jeune prêtre ; l'autre a changé de paroisse pour que sa fille puisse continuer à être enfant de chœur¹⁸⁷. Seules les tâches subalternes d'animation leur restent ouvertes de manière constante : faire chanter et s'occuper des enfants. Cette situation questionne leur foi. Les conciliaires revendiquées y voient une exclusion qui trahit le message du Christ ; les inspirées et les émancipées, un fonctionnement institutionnel suranné ; les observantes, une

occasion supplémentaire d'acquérir du détachement en renonçant à elles-mêmes.

Sacerdoce : une exclusion des femmes incomprise

Beaucoup d'enquêtés, surtout conciliaires revendiqués et émancipés, parfois inspirés voire observants, estiment ne pas comprendre les raisons de l'exclusion des femmes de l'ordination sacerdotale. Cependant, peu vont jusqu'à la revendiquer. En tant que cause explicite, le sacerdoce des femmes ne mobilise qu'une minorité¹⁸⁸. Dans les entretiens, la question est souvent soulevée comme un argument limite, pour montrer jusqu'où on pourrait arriver si la place des femmes n'est pas mieux reconnue. En revanche, l'exclusion des femmes du diaconat indigne :

On s'est mis à ordonner des diacres à tour de bras. Je n'ai pas compris pourquoi, tout d'un coup, tous ces hommes étaient ordonnés, alors que c'est nous qui faisons le catéchisme, qui faisons l'accueil, qui nous occupons des personnes âgées ; on faisait tout mais, tout d'un coup, on a commencé à nous sortir des diacres. Certes, beaucoup ont de grandes qualités ; je ne les remets pas en question. Mais pourquoi aucune reconnaissance pour les femmes ?

Est-ce qu'on fait peur ? Est-ce qu'on n'a pas le droit de parler de ministères au féminin¹⁸⁹ ?

Les conciliaires revendiqués se focalisent beaucoup plus sur la dénonciation du lien qui peut exister entre prêtrise et pouvoir. Selon une religieuse interrogée, si le sacerdoce n'apparaissait pas si exclusivement lié au pouvoir dans l'institution ecclésiale, l'ordination des femmes ne serait peut-être pas revendiquée :

Je dis que si le fait d'être prêtre, c'est exercer un pouvoir dans une paroisse, oui, alors effectivement, je suis absolument pour l'ordination des femmes mais je crois absolument que le ministère du prêtre n'est pas l'exercice d'un pouvoir, ou ne devrait pas l'être. Et beaucoup de choses à mon avis, beaucoup de problèmes viennent de cette confusion¹⁹⁰.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

identitaire, revivifié par le fait de vivre dans un contexte de pluralisme religieux, mais qui le fait sans affichage politique, sans affichage effectif. Ça se joue dans les recrutements de prêtres, d'évêques... Ce qui me frappe, c'est que ça se fait de façon insidieuse, silencieuse, et dans l'absence totale de courants d'opposition identifiés. Il y a bien *Témoignage chrétien*, ou *Golias*, mais ces groupes-là sont extrêmement minoritaires, et d'âge canonique et il n'y a pas de relève²²².

Ce sentiment de fatalité vient du constat que les évolutions de l'institution catholique ne peuvent être régulées. La politique ecclésiale semble moins décidée qu'arbitrée de manière aléatoire par le jeu de variables extérieures : démographie, migrations, évolution sociale, etc. Les représentations que se font des diocèses un certain nombre des enquêtés l'illustrent.

Des évêques de plus en plus dépourvus de moyens

Les évêques apparaissent débordés. Les catholiques de leur diocèse semblent de plus en plus leur échapper. Beaucoup d'enquêtés le constatent. Divers éléments corroborent ce constat. Il faut noter tout d'abord que le clergé diocésain au service des évêques est celui qui subit le plus la crise des vocations. Les ordres religieux masculins sont également atteints mais dans une moindre mesure et en leur sein les communautés nouvelles bénéficient d'un certain essor. Mais ces derniers ont un privilège d'exemption. C'est à leur supérieur provincial de les diriger, non à l'évêque. Avec la crise des ordinations, l'épiscopat est donc en train de perdre l'instrument principal de la régulation des conduites religieuses au sein des diocèses.

L'évêque reçoit la charge d'un territoire et doit veiller à l'unité entre son diocèse et l'Église universelle. Il assure donc une fonction de médiation et de régulation entre les sommets romains et les fidèles. Force est de constater que cette mission s'avère de plus en plus difficile car le territoire diocésain a de

moins en moins de réalité au sein du catholicisme. En effet, au sein des villes, les fidèles choisissent de plus en plus leur paroisse en fonction du prêtre, de la liturgie, des laïcs qui l'animent ou du type de communauté. Ils ne se laissent plus imposer leur paroisse par l'emplacement géographique de leur habitat, à moins de vivre dans des campagnes où la rareté des prêtres rend ce choix impossible.

Cette déterritorialisation est favorisée par la politique du Saint-Siège qui crée des prélatrices personnelles et des instituts de vie consacrée de droit pontifical qui échappent ainsi à la régulation des évêques. C'est le cas de l'Institut du Bon Pasteur érigé en « société de vie apostolique » de droit pontifical en 2006. Grâce à ce statut accordé par le pape, les prêtres dissidents de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie-X qui le composent ne relèvent que du supérieur de leur institut. Ce dernier incardine ses membres, c'est-à-dire qu'il les rattache directement à l'Église romaine. Il peut également librement faire ordonner les futurs prêtres qu'il reconnaît lui-même aptes.

Cette tendance à la recomposition affinitaire a toujours existé, mais c'est sa généralisation qui est nouvelle. Le déclin du clergé séculier contribue à ce que les catholiques perdent le sentiment de l'unité et éprouvent un sentiment de dérégulation sauvage de l'institution catholique. La standardisation diocésaine laisse place à une situation concurrentielle entre tendances. Faute d'institutionnalisation du pluralisme, les affrontements entre tendances ne peuvent se faire dans un cadre pacifié ; elles se font du coup dans les coulisses par des manœuvres de lobbying intra-ecclésiaux. Les évêques sont par exemple pris en tenaille entre les minorités actives de conciliaires revendiqués, d'observants, et les groupes traditionalistes qui appuient leur demande de messe sur la législation romaine et menacent de

recourir à la commission Ecclesia Dei en cas de refus. Ils sont pris en tenaille entre les jeunes prêtres qu'ils doivent encourager et les plus âgés. Car les deux générations sont loin d'avoir la même sensibilité : « Plus qu'un clivage entre cols romains et cols roulés, ce qui compte à mes yeux, c'est que les uns acceptent qu'on discute le magistère, les autres pas²²³... »

Ils sont également pris en tenaille entre les demandes qui émanent des fidèles et leur mission de gardiens de l'orthodoxie. Lors de nombreux synodes, des demandes d'assouplissement des règles canoniques applicables aux divorcés remariés ont été formulées. Mais les évêques ont dû les neutraliser. Les synodes sont typiquement des processus pseudo-décisionnels dont le poids dépend du bon vouloir de l'évêque²²⁴. Certains débats peuvent ainsi être évités ou évidés de leur contenu subversif et les contributions innovantes disqualifiées en hétérodoxie. Les laïcs souhaiteraient être pris au sérieux, que leur réflexion soit accueillie mais surtout qu'elle soit attendue et désirée : « Il n'est pas si aisé de faire passer des messages aux évêques... Il faudrait déjà qu'ils désirent être à l'écoute de ce message²²⁵ ! » Les synodes sont des procédures d'animation du diocèse plus que de participation. Ils visent à renouveler la légitimité du diocèse, mais non à faire reconnaître au sein de l'Église universelle la légitimité des positions divergentes d'un nombre certain de laïcs.

Plus fondamentalement, les évêques sont pris dans les contradictions de leur rôle. Nommés et mutés par le pape, ils sont comparables à des « préfets » et ils ont un rôle de vicaires du pape sur le territoire. Leur seule légitimité locale tient donc à l'ultramontanisme des fidèles. Cette nomination favorise leur déférence au pouvoir romain. « On a l'impression qu'une partie de leur énergie se passe à être fidèles à Rome²²⁶ ! », note un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 8

Une identité de plus en plus hétéronome

À quoi les catholiques sont-ils immédiatement identifiés quand ils font part de leur foi ? Probablement moins au *Credo* ou à Jésus qu'au pape, au Vatican et à un certain nombre de positions en matière de morale sexuelle. Les catholiques ne maîtrisent pas leur identité parce que l'identification est toujours un processus social. Les identités ne sont pas des essences mais des relations. Or, beaucoup de Français ne sont plus aujourd'hui engagés dans une relation concrète avec des catholiques. Ils n'identifient donc ces derniers qu'à travers les représentations qu'ils en ont. Et ces représentations sont la plupart du temps d'origine médiatique. Le cas des catholiques n'a rien d'exceptionnel, les médias sont devenus de puissantes matrices des identités collectives²⁴⁷. Par des effets de cadrage des sujets et de sélection des événements, ils diffusent des images types de la réalité (le jeune de banlieue ; le pape archaïque ; l'authentique village campagnard) et contribuent à standardiser les représentations de la réalité sociale.

Cela pose problème et certains dénoncent une « incompréhension » durable entre les catholiques et les médias²⁴⁸. En 1997, Michel Cool constatait que l'intérêt des journalistes pour les questions religieuses était séquentiel, vedettisé et anecdotique : séquentiel parce que les religions ne sont médiatisées que lors d'événements extraordinaires et leurs activités ordinaires ne sont pas suivies ; vedettisées parce que seules quelques grandes figures attirent l'attention (Jean-Paul II, Mère Teresa, l'abbé Pierre, etc.) ; enfin anecdotiques parce que ce qui intéresse les journalistes, c'est ce qui est curieux, folklorique, ou extrémiste. Bref, la vie, les actions, les

questionnements ordinaires des fidèles se trouvent totalement laissés dans l'ombre. Le constat de Michel Cool n'a rien perdu de sa pertinence. Peut-être pourrait-on toutefois le discuter : ces trois formes de cadrage ne sont-elles pas générales et appliquées à tous les sujets ? Manifestement oui. Cela change tout car, du coup, le traitement médiatique du catholicisme peut être imputé aux règles actuelles du travail journalistique et non au rapport particulier des journalistes aux religions.

Reste que, parmi les enquêtés, un grand nombre sont gênés, quand ils ne sont pas scandalisés, par l'image que les médias renvoient de leur Église. Leur ressentiment s'enracine dans des malentendus chroniques : le « berger allemand » en 2005, l'affaire de Ratisbonne en 2006, les scandales de Recife et Williamson ou encore les propos du pape sur le préservatif en 2009, les scandales de prêtres pédophiles en 2010 ou plus récemment les délégitimations de l'opposition de l'Église catholique au mariage dit « pour tous ». À chaque fois, les catholiques rencontrés déplorent que les médias se focalisent sur des aspects du catholicisme qui, pour eux, sont marginaux. Ils s'estiment caricaturés.

En novembre 2011, *L'Osservatore Romano* a organisé un séminaire pour tenter d'analyser les causes de l'insuccès médiatique de l'institution ecclésiale. Des vaticanistes bien connus y disséquèrent un certain nombre d'affaires depuis l'élection de Benoît XVI en avril 2005. En France également, diverses initiatives ont été prises pour tenter de combler le déficit communicationnel de l'institution catholique et tenter de remédier à l'inculture religieuse des journalistes comme la création de Paroles de catholiques, de Médias & Évangiles ou la fondation du Cefrelco par Jean-Luc Pouthier. Par ailleurs, les évêques tentent de prendre conseil auprès de professionnels.

Parmi les enquêtés, les réactions au sort médiatique du catholicisme sont également extrêmement nombreuses. Les analyser permet de saisir des dynamiques de recomposition qui travaillent le corps des baptisés.

1) Une imposition de l'identité religieuse du catholicisme

Comme le constate Olivier Roy, dans les sociétés européennes, le déclin des grandes religions se traduit par une érosion du lien entre le religieux et la culture²⁴⁹. Ce processus se traduit par une transformation de la représentation sociale de ce qu'est la religion.

Les journalistes, mais aussi une partie de la classe politique, traitent les religions sous l'angle des interdits (alimentaires, vestimentaires, sexuels, moraux) ou des rites. Ce qui fait débat, c'est le port du voile, la viande halal, l'opposition au mariage homosexuel. La semaine du 14 janvier 2013, on peut ainsi découvrir, placardées sur tous les kiosques, les couvertures de *L'Express* et du *Point* : le premier hebdo titre « Mariage homo : Hollande va-t-il caler ? » et le second « Viandes : la nouvelle guerre des religions ».

De plus en plus communément, ce qui est désigné par religion, ce sont des cultures mises à distance, des cultures associées au passé. La religion c'est l'étrange et l'étranger : étrange, parce que le religieux est folklorisé et pensé comme un univers où la raison est reléguée derrière la croyance ; étranger, parce que la religion est associée au passé européen ou aux cultures étrangères. La religion apparaît donc comme un ensemble de croyances auxquelles des individus choisissent d'adhérer, et de rites constitutifs de communautés et plus généralement d'identités exclusives.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

[...] Ce qui fait que leur parole passe c'est le moment où ils vont dire JE ! Mais ça, ils ne peuvent pas ! Ce n'est pas possible pour eux, un évêque ne dit pas JE, sinon il est mort²⁶⁸ !

Beaucoup d'enquêtés conciliaires revendiqués donnent l'abbé Pierre ou sœur Emmanuelle en exemple pour appuyer leur constat :

Il y a ceux qui sont passés : les abbé Pierre, les sœur Emmanuelle qui sont passés au point de vue médiatique avec une personnalité extraordinaire, ils avaient sûrement une vie intérieure tout à fait extraordinaire qui leur permettait, y compris dans la complexité des situations dans lesquelles les médias les foutaient, de faire passer un message d'espérance, un message d'amour, etc.²⁶⁹

Pour les émancipés, les conciliaires revendiqués et les inspirés, la qualité de ces témoins ne repose pas sur un quelconque critère de représentativité. Leur force vient de leur capacité à incarner les valeurs évangéliques tout en affichant leur subjectivité. Une parole dite par quelqu'un qui en vit devient appropriable :

À la génération de sœur Emmanuelle et de l'abbé Pierre, on avait quand même des figures charismatiques qui disaient JE et qui disaient un JE très ecclésial et très enraciné dans la foi ! [...] La grande figure charismatique est quand même une sorte de signe que ce qui est prêché et proclamé est appropriable qu'on peut devenir à son tour une sœur Emmanuelle ou l'abbé Pierre ; il y avait une sorte d'exemplarité²⁷⁰.

Des journalistes interrogés notent que les médias sont très en demande de « témoins » : « Quand l'Église communique par des visages et des personnes ça marche très bien ! Il y a une grande attente de questions de sens et de visages spirituels²⁷¹. »

Reste qu'à part Guy Gilbert, les enquêtés parlent de ces « grandes figures » au passé. C'est probablement lié à leur orientation conciliaire revendiquée. Les jeunes observants ajouteraient probablement, dans des genres très différents, Frigide Barjot ou Christine Boutin.

Certains des enquêtés pensent qu'il y a une certaine crainte des autorités ecclésiales devant ces témoins parce qu'ils ne sont pas maîtrisables. L'abbé Pierre ne s'était-il pas prononcé en faveur du mariage des prêtres ? Mgr Gaillot a-t-il porté une bonne image de l'institution ? Ne l'a-t-il pas dégradée en s'en démarquant ? Ces questions rappellent la part d'ombre que les témoins apportent aussi avec eux sur les plateaux télé. Certains craignent que ces témoins ne compromettent la structure hiérarchique de l'Église. Un journaliste, catholique observant, considère que cette peur est aberrante :

Le problème c'est qu'on a une médiocrité intellectuelle qui fait que par petitesse, par manque d'ambition, on n'a pas mis les moyens pour avoir un vrai porte-parole ! On a peur ! On a peur des vedettes ! Dès que vous avez un champion, on n'attend qu'une chose, c'est de vous en débarrasser parce qu'il va faire de l'ombre aux évêques, sur le plan strictement médiatique²⁷² !

Comment représenter l'Église catholique dans les médias ? C'est là une question discutée et disputée. Mais tous les enquêtés sont unanimes sur un point : faute d'une présence pertinente dans les médias, le catholicisme est « sans visage » et cela ne peut que contribuer à rendre flou le message des catholiques.

3) Des stratégies de visibilité antagonistes

Les catholiques ont toujours eu le souci de la manière dont ils pouvaient apparaître aux yeux des incroyants²⁷³. Durant les années 1930, les mouvements d'Action catholique ambitionnent de reconquérir la société. Chaque catholique doit alors devenir missionnaire dans son quartier, dans son usine, dans son village. Le catholique est alors un militant, il porte un insigne et affiche sa différence, distribue des tracts et participe à de grandes célébrations collectives. À partir de l'après-guerre, cette

stratégie de visibilité sera critiquée. Le constat de la déchristianisation de la France a pour corollaire une mise en accusation de cette stratégie mais aussi de la paroisse catholique. Les formes religieuses qui séparent les catholiques de leurs concitoyens sont délaissées au profit de stratégies d'inculturation dans la masse sociale. Les prêtres-ouvriers adoptent intégralement la vie de ceux qu'ils souhaitent évangéliser afin de se faire « levain dans la pâte ».

Initialement orienté vers la classe ouvrière, ce choix de « l'indigénisation » va se généraliser durant les années 1960. En 1964, en raison de cette ambition missionnaire, qui passe par le partage de la vie et des luttes humaines ordinaires, les syndicalistes de la CFTC déconfessionnalisent leur confédération²⁷⁴. Les élites catholiques partagent le sentiment qu'une société radicalement nouvelle est en train de naître. Par conséquent, pour que le christianisme y ait sa place, il faut intégrer ce monde nouveau. Les laïcs, mais aussi les prêtres, doivent, à cette fin, devenir des hommes ordinaires. Les luttes sociales et politiques sont investies de manière privilégiée par les catholiques. En prenant parti pour la « libération de l'homme », ils veulent manifester que Dieu répond aux attentes des hommes.

Après mai 1968, les communautés de base pousseront cette ambition jusqu'au bout en cherchant de manière utopique à refonder l'institution ecclésiale. À partir de 1973, l'archevêque de Paris refuse d'être à la tribune officielle lors du défilé du 14 juillet et cherche à manifester publiquement une certaine modestie²⁷⁵.

L'élection de Jean-Paul II est un tournant. Au cours des années 1980 et 1990, les nouvelles communautés religieuses rompent avec les stratégies antérieures. Elles affirment une identité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait été, [...] il y avait des prêtres qui étaient là pour faire des confessions de jeunes ; ils lui disent : « Tu viens d'où ? » « Je suis légionnaire du Christ ! » Ils se sont éloignés³⁰⁹ !

Ces représentations d'une opposition binaire s'expliquent principalement par l'opposition entre les pôles les plus opposés des conciliaires revendiqués et des observants, comme nous l'avons vu au chapitre 5. Ces derniers manifestent une défiance réciproque. Leur acrimonie est d'autant plus vive qu'ils sont en concurrence directe pour dominer les paroisses depuis la seconde moitié des années 1960.

Ces oppositions s'inscrivent dans la longue durée. Elles ne sont pas des fatalités pour autant. Leur reproduction dépend de conditions institutionnelles favorables : si les catholiques s'ignorent, c'est parce qu'aucune structure ne les contraint à la concertation. À ce titre, le pape François aura beau réformer la curie, un certain mal-être subsistera parmi les baptisés si aucun dispositif institutionnel nouveau n'est inventé pour leur donner les moyens de cultiver leur être ensemble.

Des catholiques qui s'ignorent

Quand on interroge les trentenaires observants, ils ignorent tout de l'histoire de leurs aînés et c'est pour cette raison que l'univers religieux de ces derniers leur apparaît étrange et suspect : ils y sont étrangers. La rupture de transmission dont ils se plaignent est très palpable. Évoquer devant eux Jacques Loew, Madeleine Delbrêl, René Voillaume, Yves Congar, Joseph Lebet, Marcel Légaut, dom Helder Camara, n'éveille absolument rien. Il y a pour eux un blanc entre Thérèse de Lisieux et Jean-Paul II. C'est à peine si le béret de l'abbé Pierre flotte quelque peu au-dessus de cette période inconnue. Les années 1950 et 1960 sont pourtant un âge d'or de la pensée et de la théologie catholiques. Peu d'autres périodes ont connu un

nombre de publications de théologie ou de spiritualité d'aussi grande qualité. Cette ignorance accroît le fossé entre ces deux catholicismes et nourrit leur incompréhension réciproque.

La commémoration des cinquante ans du concile Vatican II ne suffira pas à combler cette lacune. Car justement, et c'est la source de bien des conflits, le Concile est trop souvent pensé comme la cause unique des évolutions du catholicisme durant les années 1960 et 1970. Sans le contexte social, politique et religieux des années 1950 et 1960, il n'aurait peut-être pas fait autant « événement³¹⁰ ». Par exemple, sans compréhension de l'influence que les formes de vie de Charles de Foucauld et de Thérèse de Lisieux ont pu avoir sur la spiritualité catholique des années 1950 et 1960, les jeunes catholiques ne peuvent comprendre que leurs aînés se sont détachés des dévotions pour vivre un christianisme qu'ils pensaient plus authentique et évangélique car embrassant toute la vie ordinaire³¹¹.

Les jeunes ne comprennent pas non plus une certaine défiance que peuvent avoir leurs aînés à l'égard de Jean-Paul II ou de Benoît XVI parce qu'ils ignorent tout des espoirs qu'a soulevés le Concile et qui ont été déçus. Ils ne comprennent pas non plus que leurs aînés, formés à être des militants catholiques, des acteurs à part entière de leur Église, puissent être parfois contestataires des autorités romaines. Ils se pensent comme membres du « Peuple de Dieu » et estiment donc avoir leur mot à dire.

Les conciliaires revendiqués âgés ne comprennent rien non plus à leurs cadets plus observants. Et ils ne sont pas moins sévères pour leurs cadets que ces derniers à leur égard. Leur interprétation des pratiques des jeunes prêtres à col romain comme un retour en arrière en est symptomatique. Ils se laissent abuser par la perpétuation formelle de pratiques dont ils ne

mesurent pas le renouvellement. Pourtant, choisir la soutane n'a rien à voir avec le fait de la porter par obligation. Et la liturgie en latin, ou les volutes d'encens, n'ont ni le même charme, ni le même sens pour celui qui est né dedans et pour celui qui les choisit comme ses formes de prédilection.

Cette liberté peut surprendre parce qu'elle est associée à des formes religieuses que ceux qui ont grandi à la fin du pontificat de Pie XII jugent régressives et autoritaires. Les jeunes générations n'ont pas le sentiment d'étouffer dans ces formes comme leurs aînés. Elles sont pour eux des choix très personnels. Elles sont l'expression de leur liberté. Le rapport des jeunes générations au pape en est une autre illustration. Le pape est défendu contre les attaques parce qu'il est devenu le référent de la visibilité des catholiques, il est vu comme le représentant courageux d'une minorité chahutée qu'il faut soutenir. Mais si ses enseignements ne sont pas discutés c'est parfois moins par discipline que par un certain relativisme : « Le pape indique le meilleur, la ligne à suivre et à chacun de s'arranger ensuite selon son cas et sa conscience³¹². » Suivant cette ligne il est donc inutile de contester le pape. La déférence de certains jeunes à l'égard du pape s'articule à une grande liberté personnelle. Leur rapport aux normes en matière de contraception l'illustre.

En définitive, la distinction entre ces deux univers religieux reflète les profondes transformations de la société française durant la seconde moitié du xx^e siècle. Le catholicisme est passé de religion des Français à une nébuleuse aux contours flous dont les membres sont divisés quant à l'identité à adopter. Les problématiques des catholiques ont donc changé. Les aînés ont tout fait pour sortir du ghetto d'une religion trop sûre d'elle-même et peu prompte à se remettre en question, quand les cadets

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Clémence, 20 ans, en licence de biologie pour devenir professeur de SVT (Science et Vie de la Terre), responsable d'unité Scouts et Guides de France (15-16 ans) depuis deux ans, EC, Compiègne, février 2010.

– Juliette, 20 ans, étudiante à Lyon en droit du travail, responsable d'unité Scouts et Guides de France (12-14 ans) depuis six mois, EC, Le Breuil, février 2010.

– Éloïse, 21 ans, en études supérieures, n'a jamais fait de scoutisme, recrutée comme responsable d'unité Scouts et Guides de France à Nevers, animatrice d'aumônerie pour les élèves de 5^e, EC, Le Breuil, février 2010.

– Philippe, 21 ans, en terminale scientifique, n'a jamais fait de scoutisme, recruté comme responsable d'unité Scouts et Guides de France (8-11 ans) depuis six mois, membre de la JOC, EC, Le Breuil, février 2010.

– Philibert, 22 ans, étudiant à Sciences Po, Scouts d'Europe, camps avec les légionnaires du Christ, membre du Centre Saint-Guillaume, EI, Paris, avril 2013.

– Nicolas, 22 ans, animateur en centre de loisirs, dans le scoutisme depuis l'enfance, responsable d'unité Scouts et Guides de France (8-11 ans) depuis six mois, EC, Le Breuil, février 2010.

– Jean, 21 ans, en 4^e année d'école d'ingénieur à Lyon, dans le scoutisme depuis l'enfance, responsable d'unité Scouts et Guides de France (12-14 ans) depuis six mois, EC, Le Breuil, février 2010.

– Sarah, 22 ans, en deuxième année de licence en droit, dans le scoutisme depuis l'enfance, responsable d'unité Scouts et Guides de France (15-16 ans) depuis six mois, EC, Paris, avril 2010.

– Gaspard, 23 ans, en alternance dans un bureau d'études et dans l'enseignement de la gestion, la conduite des travaux en bâtiment, a fait le parcours des compagnons du Devoir durant six ans, accompagnateur pédagogique, chef Scouts et Guides de France, EC, Rouen, mai 2010.

– Maxime, 24 ans, en fin d'études d'avocat, accompagnateur pédagogique Scouts et Guides de France (15-16 ans) sur un département, EC, Compiègne, février 2010.

– Pierre-Édouard, 23 ans, en troisième année d'école d'ingénieur, responsable d'unité Scouts et Guides de France (15-16 ans) a été scout marin à Paris, EC, Compiègne, février 2010.

– Bruno, 25 ans, charpentier, responsable d'unité Scouts et Guides de France à Moulins, a été scout étant enfant, sacristain durant un temps avant de trouver un métier, engagé à l'aumônerie étudiante, EC, Le Breuil, février 2010.

– Delphine, 26 ans, consultante en sécurité environnement et technico-commerciale dans la vente de logiciels, responsable d'unité Scouts et Guides de France (15-16 ans), a été guide pendant deux ans, EC, Compiègne, février 2010.

– Wilfried, 28 ans, ingénieur, sorti du séminaire, travaille dans une banque dans les salles de marché, en formation fondamentale à la Mission de France, la question de devenir prêtre est en suspens, membre d'un groupe Mission de France, EC, Gennevilliers, mai 2010.

– Anne, 29 ans, travaille dans le monde associatif catholique, parcours Scouts et Guides de France, en formation à l'Institut supérieur pastoral catéchétique, responsable d'animation dans une grande association catholique, EI, Paris, 17 janvier 2011.

– Hedwige, 29 ans, travaille dans la communication, catholique pratiquante, EI, Paris, avril 2010.

30-39 ans

– Sophie, 30 ans, éducatrice dans un établissement scolaire, responsable d'unité Scouts et Guides de France (15-16 ans) depuis trois ans, n'a pas fait de scoutisme avant, EC, Le Breuil, février 2010.

– Myriam, 31 ans, responsable de la pastorale des jeunes dans un diocèse, bénévole pendant un an dans la communauté de Taizé, EI, Paris, décembre 2012.

– Olivier, 31 ans, marié, directeur de cabinet d'une grande ville en région parisienne, a fait du scoutisme et travaillé à la délégation du Saint-Siège à l'Unesco, membre des Semaines sociales, EC, Pari, mai 2010.

– Sabine, 31 ans, mariée, 2 enfants, professeur en sciences physiques et chimie, a été responsable Scouts et Guides de France, membre des équipes Notre-Dame, EC, Paris, avril 2010.

– Florence, 32 ans, a fait des études de management, master en ressources humaines, après un parcours de formation théologique à Fondacio met en place des formations dans le cadre de Fondacio, EC, Versailles, mars 2010.

– Tristan, 32 ans, conseiller d'insertion professionnelle, responsable d'unité Scouts et Guides de France (15-16 ans) depuis un an, membre de la communauté Vie chrétienne, bénévole au Secours catholique, EC, Compiègne, février 2010.

– Hervé, 34 ans, prêtre à la Mission de France depuis un an et demi, professeur des écoles, engagé auprès des jeunes de banlieue et en aumônerie de lycée, habite avec deux autres prêtres en HLM, membre d'un groupe Mission de France, EC, Gennevilliers, mai 2010.

– Géraldine, 35 ans, 4 enfants, famille catholique pratiquante, ancienne servante de messe, travaille dans la communication,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Annick, 69 ans, mariée, 3 enfants, parcours JOC et ACO, engagement au service des travailleuses familiales et dans l'accompagnement des familles en deuil, anime les funérailles avec mission de l'évêque pour un mandat de trois ans, membre de l'ACO, EC, Nantes, mars 2010.

– Françoise, 69 ans, divorcée, 3 enfants, secrétaire de direction licenciée, hospitalière à Lourdes avec le Rosaire, membre de l'ACF, EC, Paris, avril 2010.

70-79 ans

– Éric, 70 ans, marié, philosophe influencé par Emmanuel Mounier, EI, Paris, 18 février 2010.

– Marie-Françoise, 70 ans, mariée, haut fonctionnaire, catholique pratiquante, militante féministe, EI, Paris, 10 février 2010.

– Léon, 70 ans, marié, universitaire, a été militant d'une ONG de développement, EI, Lyon, mars 2010.

– Madeleine, 70 ans, mariée, a un parcours syndical, engagé à l'ACO, fait un accueil en paroisse, membre de l'ACO, EC, Nantes, mars 2010.

– Joseph, 70 ans, prêtre, curé de paroisse, accompagne des groupes JOC, membre de l'ACO, EC, Nantes, mars 2010.

– Jean-Patrice, 70 ans, marié, carrière de cadre dirigeant, a fait une grande école, a connu Daniélou, Congar, parcours à l'action catholique, membre d'Alethe, EC, Paris, mai 2010.

– Gaston, 70 ans, marié, 3 enfants, indifférents à la religion, retraité, autodidacte et sans diplôme, paroissien à Paris, croit à la place des laïcs dans l'institution catholique, membre d'Alethe, EC, Paris, mai 2010.

– Philippe, 70 ans, marié, 2 enfants, 6 petits-enfants, ingénieur, dirigeant d'une filiale d'un grand groupe, divers engagements

dans des associations soit comme administrateur ou président, anime des préparations au mariage, membre de Fondacio, EC, Versailles, mai 2010.

– Jean-Jacques, 70 ans, évêque diocésain de province, EI, Paris, 19 avril 2010.

– Colette, 71 ans, mariée, 2 enfants, a été enseignante puis a travaillé dans la publicité, encouragée par Fondacio à entreprendre des études de théologie à l'Institut catholique de Paris, EC, Versailles, mai 2010.

– Bernard, 71 ans, divorcé remarié, ingénieur dans l'aéronautique, à Fondacio depuis vingt ans, EC, Versailles, mars 2010.

– Jean-Michel, 72 ans, marié, journaliste, président d'une association de solidarité entre chrétiens d'Orient et d'Occident, EI, Paris, 29 janvier 2010.

– Marie-Lucette, 72 ans, militante féministe, catholique pratiquante, EI, Paris, mars 2010.

– Odile, 72 ans, mariée, responsable de l'aumônerie catholique de la chambre funéraire, membre du forum œcuménique de Femmes chrétiennes d'Europe, présidente de la Journée mondiale de prière, engagée dans sa paroisse, en équipe ACF depuis trente-quatre ans, EC, Paris, avril 2010.

– Jacky, 73 ans, mariée, psychothérapeute, élevée dans la religion protestante aux États-Unis, arrivée en France à 18 ans, s'est convertie au catholicisme après deux ans de mariage, EC, Versailles, mars 2010.

– Hubert, 74 ans, marié, 5 enfants, 26 petits-enfants, carrière militaire, aujourd'hui permanent dans un mouvement charismatique, EC, Versailles, mai 2010.

– Jacques, 76 ans, marié, 2 enfants, ingénieur, a travaillé durant trente-trois ans dans l'informatique, membre de Fondacio depuis

trente ans, EC, Versailles, mars 2010.

– Yves, 79 ans, prêtre, a accompagné de nombreux mouvements, cinquante-quatre ans de prêtrise, membre de l'ACF, EC, Paris, avril 2010.

80 ans et plus

– Jean, 81 ans, marié, carrière de journaliste, fondateur d'un journal, a enseigné à Sciences Po, militant engagé, a assuré diverses présidences de mouvements catholiques, EI, Paris, février 2010.

– Jean, 82 ans, marié, ingénieur des mines, a été président de société, a fait une licence de théologie, membre d'un groupe œcuménique, EC, Versailles, mars 2010.

– Mère L., 83 ans, religieuse, entrée dans la vie religieuse en 1953, a été supérieure d'une congrégation religieuse, expériences en Afrique, EI, Paris, février 2010.

– Serge, 84 ans, religieux, théologien, EI, Paris, 27 janvier 2010.

– Michel, 84 ans, marié, plusieurs enfants, 11 petits-enfants, carrière dans la marine marchande et la construction navale, a créé une association pour demandeurs d'emploi, membre des Semaines sociales, EC, Rouen, avril 2010.

– Lucien, 90 ans, historien, EI, Paris, 10 février 2010.

1. Action catholique ouvrière – Action catholique des femmes – Alethe – Amitié judéo-chrétienne – Chrétiens dans l'enseignement public – CCFD Terre solidaire – Comité de la jupe – Chrétiens en forum – Démocratie et spiritualité – Fondacio – Groupe parole – Les amis de Dom Helder Camara – Les amis de Témoignage chrétien – Les amis de la Vie – Mission de France – Mouvement des cadres chrétiens – Scouts et Guides de France – Semaines sociales de France.

2. Le catholicisme en France en 2009, Étude Ifop, juillet 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

323. Patrice, 65 ans, marié, avocat à la retraite, milite dans une ONG internationale catholique, EI, Paris, 1^{er} février 2010.

324. Jules, 63 ans, prêtre, tendance traditionaliste, professeur de séminaire mouvance Ecclesia Dei, EI, Paris, 1^{er} mars 2010.

325. Edmond, 36 ans, marié, 5 enfants, a des responsabilités au sein de la communauté de l'Emmanuel, EI, Paris, 15 avril 2010.

326. Pierre-Jean, 45 ans, marié, 4 enfants, catholique pratiquant, journaliste, EI, Paris, 8 mars 2010.

Table des matières

Présentation

Introduction

Chapitre 1

Les inconciliables

- 1) Les militants d'Action catholique
- 2) Les (re)convertis charismatiques
- 3) Des tradis en reconquête

Chapitre 2

Les blessés de « l'institution »

- 1) Les distanciés
- 2) Des divorcés engagés chrétiennement
- 3) Des femmes en responsabilité ecclésiale

Chapitre 3

Les artisans de la reconstruction

- 1) Les héritiers confiants
- 2) Les passeurs de frontières
- 3) Les catholiques néoclassiques

Chapitre 4

Une jeunesse sans complexes

- 1) Les trentenaires, des catholiques libérés
- 2) Des jeunes sûrs d'eux-mêmes
- 3) Des adolescents qui n'accrochent pas

Chapitre 5

L'archipel catholique

- 1) Des positionnements différenciés par rapport à l'institution catholique
- 2) Des catholicismes aux matrices antagonistes

3) *La messe : une référence qui reste centrale*

Chapitre 6

Au sein des paroisses :

des statuts et des rôles qui ne coïncident plus

- 1) *Une perte d'évidence de la spécificité des prêtres*
- 2) *Un laïcat qui déborde de ses limites coutumières*
- 3) *Une subordination des femmes*

Chapitre 7

Une vision désenchantée

des sommets de l'institution

- 1) *Un pouvoir qui divise*
- 2) *Des régulations opaques*
- 3) *Une tendance à l'auto-exclusion*

Chapitre 8

Une identité de plus en plus hétéronome

- 1) *Une imposition de l'identité religieuse du catholicisme*
- 2) *Une parole publique mal incarnée*
- 3) *Des stratégies de visibilité antagonistes*

Conclusion

Corpus de l'enquête

Tranches d'âges

10-19 ans

20-29 ans

30-39 ans

40-49 ans

50-59 ans

60-69 ans

70-79 ans

80 ans et plus